

L'ARCHE *Editeur*

Elfriede JELINEK

Houlette, baton et schlag (Requiem
Rom)

Traduit par
Heinz SCHWARZINGER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

ELFRIEDE JELINEK

HOULETTE, BATON et SCHLAG

un ouvrage manuel

(Stecken, Stab und Stangl, 1995)

texte français : Henri Christophe

" Qui peut affirmer qu'il ne s'agissait pas d'un règlement de comptes entre marchands d'armes, trafiquants de drogue ou revendeurs de voitures volées? (Jörg Haider)

L'Arche Editeur, Paris (1996)

Un étal de supermarché chromé et vitré, surdimensionné. Les choses qu'on voit sont revêtues pour la plupart d'ouvrages au crochet, couleur crème glacée, rose en général ; pour certains objets on pourra éventuellement utiliser du feutre, un matériau mou et terne en tout cas, qui évoquera des ouvrages de dames. Pendant toute la pièce, on rafistole, on reprise etc. ces ouvrages au crochet. Les acteurs seront occupés à cette activité, imperceptiblement d'abord, puis de plus en plus ostensiblement. A la fin, un paysage crocheté aura été créé. Les acteurs seront alors eux aussi enrobés au crochet.

Sur un écran ou une toile, l'unique objet qui ne sera pas revêtu de crochet, apparaît en caractères lumineux : Attention, UE, l'Autriche arrive ! Après un temps, l'inscription se transforme en : Attention, UE, l'Autrichissime arrive !

Dans la salle, où quelques personnes se sont éparpillées, règne une certaine agitation puisqu'elles se mettent à parler à leurs voisins ; cette agitation ira grandissant. Possible aussi qu'avant même le début, on saisisse quelqu'un par le bras et qu'on lui relate brièvement les faits dont il sera question. Là où l'on est moins au fait de l'assassinat des tziganes du Burgenland, l'équipe du spectacle devra se familiariser avec les données et communiquer au public sous une forme ou une autre, les résultats de son enquête sur les attentats de la soi-disant Armée de libération baiouvare. Brève conférence avec diapositives, photographies montrées au voisin de chaise, etc. La manière d'informer le public suggérée ci-dessus n'en est qu'une parmi beaucoup de possibles.

L'un, peu importe lequel. Voyez, je vous prie, ce paysage plat, dans lequel reposent des fosses de purin, des lacs d'excavation, de petits tertres, une plaine qui impassiblement, tend hors d'elle-même ! Elle est vide et pourtant non, vous voyez bien, n'est-ce pas ? Normalement, le vide est le manque de quelque chose, et c'est aussi bien le manque de ce qui est entre, et qui aurait pu se manifester. Si toutefois nous y avons fait attention à temps.

Contemplant calmement l'étendue du paysage ! Quoi, impossible ? Toute cette terre déversée sans force dans l'immensité qui résiste à l'arpenteur car la Hongrie et d'autres pays vous barrent le chemin, elle serait trop vaste pour nous recouvrir ? Et pourtant, vous seriez capable de tout observer ?

Hier, par exemple, un homme a tiré dans la rue de la lucarne de son grenier parce que sa femme voulait divorcer et emmener les enfants. Il doit bien y avoir une raison. C'était un gendarme.

Oui, moi aussi je vois, à présent. Cette photo dans le journal, c'est l'un d'entre nous qui l'a prise. Eh, on ne met pas toujours dans le mille. Quoi, Vous ne reconnaissez pas ? L'endroit est pourtant très particulier !

Soit. Je vous explique : tels des spectres, quatre hommes sortent de leur corps, se dépouillent de leur enveloppe, finissent par les pieds. Tels des malades de longue durée, bien entraînés, ils se délestent de leur douleur. Obstinement vert, le paysage coule autour d'eux.

Une carrière : du sable ! A présent nous savons que c'est là, sous ce ciel nuageux , qu'on a ramassé le sable qui a servi à lester le paquet d'explosifs. Ce paquet de plastique, sitôt éveillé, a piégé des hommes, et moi je tente de les sauver in extremis en les recomposant plastiquement, dans leur complexion exacte et tels qu'ils figurent sur la photographie. Peut-être ne suis-je pas la personne juste, puisque je juge toujours sur le coup, mais qui tire juste plus de trois ou quatre coups ?

Peu importe. Mes soins ne feront pas revivre les morts. Ils furent donc arrachés à eux-mêmes par ce plastique tonitruant. Pour venir un jour éclairer nos écrans et voir si on a une case en moins. Non, pour l'instant il ne nous en manque pas. Bien évidemment, ces hommes n'ont pas envie de retourner dans les misérables baraques qu' on leur a installées. Ce n'est pas comme ça qu'ils récupéreront leur être ! Il faudra qu'ils se donnent un peu plus de mal.

Ne pas trop savoir d'où vient le vent. Regarder loin. Voir les corps ici, sous des bâches pour ne pas offenser l'oeil. Cyclistes, enfants, promeneurs du dimanche viennent à passer, excités par toute cette animation.

Il est tard déjà : il défile tranquillement des charrettes où des grands de ce monde s'absorbent dans leur propre grandeur, leurs silhouettes semblent adresser de légers signes à la foule avant et après l'enterrement. Ils se moulent soigneusement dans le capitonnage de leurs voitures. Maintenant, ils découvrent les victimes. Impossible de ne pas les voir, il en émerge un petit bout sous le nez rocheux où l'on a posé, provisoirement, l'ostensoir avec le saint sacrement. La bousculade s'intensifie, comme toujours quand les badauds veulent se voir dans le journal.

Le chancelier fédéral est là aussi, planté sur ses pieds dans les quelques kilomètres carrés de la chambre du meurtre. Un héros tragique avait pressenti cela en accomplissant avec ses camarades ce grand exploit.

L'image de télévision est développée depuis longtemps et complétée sans cesse par tous ces acteurs qui veulent enfin faire Etat d'eux-mêmes.

Les maisons ici sont honorables : vous qui regardez, vous ne vous lassez pas de les voir chez eux. Ce qui leur a été attribué, ils le gardent bien. Peut-être justement parce qu'ils sont les seuls à savoir où est leur espace. Qu'ils reconnaissent par l'absence totale de mouvement sous leurs pieds. Ils l'ont piétiné à mort. Reste chez toi, vie !

Quoi ? C'est à moi précisément que vous voulez donner cette vie ? Non mais, je ne suis pas sa baby-sitter ! Que voulez-vous que j'en fasse ? Puisqu'elle est morte ! Quelle idée ! Je la laisserai tomber immédiatement ! Dès que j'aurai changé de vêtements, je la laisserai

tomber ! Croyez-vous que je resterai debout, là, des années durant, dans cette attitude totalement insatisfaisante bien que dressée, comme si d'un instant à l'autre j'allais endosser quelque chose ?

Je vous en prie, entrez, mettez-vous à l'aise pendant que moi, j'enfile mes sincères condoléances ! Elles ne désenflent pas alors que moi, apparemment j'ai grossi. Dès franchi le seuil de cette porte, mes chers morts, vous appartenez vous aussi à cette maison, je suis large sur ce plan : vous êtes mis en demeure de délimiter en cette contrée, en principe sereine, votre propre espace. Vous quatre, pauvres entre les pauvres, votre faute est de ne pas avoir adopté à temps l'allure et les noms de nos amis. Quel meilleur usage feriez-vous de cette contrée sinon vous y éparpiller ni vus ni connus ? Comment ? Même les habitants de la ceinture verte doivent à présent se serrer la ceinture ?

L'enquête sur cette affaire devrait rapidement s'achever, dans la mesure où l'on ne souhaite pas retrouver le héros tragique qui ne supportait plus leurs odeurs étrangères.

Chaque soir, ce vacarme. Leurs familles, accroupies dans leur détresse, mais cette petite pièce est apparemment difficile à appréhender, les gendarmes, ce fonceurs qui n'ont jamais enfoncé un clou, défoncent tout. Vous dites ? Ils mettent tout sens dessus-dessous ?

Les uniformes, non informés, cherchent derrière vous, sous vous, la raison pour laquelle vous vous êtes tous si bien enfermés qu'il a carrément fallu vous ouvrir ! Ce qui vous est arrivé là, mes chers morts, me fait beaucoup de peine, mais il me semble que vous vous êtes trompés de chemin, à un quelconque croisement, de sorte que vous n'avez pas défriché cet espace, une jungle pour vous, mais un espace qui vous a mordu comme un chien en colère. Tenez, regardez, cette Golf fringante ! Comme elle prend le virage, sur les chapeaux de roue, le moteur poussé à fond pour que la culotte du conducteur ne puisse pas s'échapper de dessous le capot. De l'autre

côté du talus retentit comme le cri d'une femme. Les maisons restent immobiles, l'église immobile dans le village, les chiens clabaudent, le son hésite à se poser, pour vous non plus il n'y a pas de demeure de prête. En outre, vous ne cadrez pas avec nos écoles ni avec nos hôpitaux.

Ecartez-vous au moins de la place où vous gisez ! Quoi, vous ne voulez pas ? Ne voulez ou ne pouvez pas ? La place sur laquelle vous gisez, vous est d'ailleurs seulement prêtée. Cette heure du jour et de l'année aussi. On frappe. Vous vous levez d'un bond. Qui accompagnerait des étrangers ?

Un autre : Pourquoi n'osez-vous rien ? Osez vous marier devant l'autel !

Un homme : Margot, vous êtes aide ménagère. Que vous est-il arrivé ? Aïe aïe, aïe, on vous a prise en flagrant délit d'acte authentiquement humain ! L'authentique, qu'est-ce donc ? Puis-je répondre à votre place, chère Margot ? C'est ce qui est le mode qui convient, ce qui est modéré, dirons-nous plutôt. L'autre jour vous êtes donc allée faire les commissions pour un retraité dont vous vous occupez. Lorsque vous vous êtes présentée à la boucherie self-service à Vienne-Meidling, 25 personnes y faisaient la queue, me disiez-vous, aïe aïe, aïe, on n'est pas assez nombreux, combien réussirons-nous à en faire monter sur le plateau ? 8 à 10, j'imagine, sans doute pas plus, eh bien, venez, montez ! Peu importe qui. Comment résumer l'état des choses à présent ?

Quelques personnes, partiellement pris dans les ouvrages au crochet, montent avec force hésitation sur le plateau et se mettent à la queue devant l'étal. Elles commencent immédiatement à se crocheter les unes les autres

Le même homme : Vous dites ? Ah bon ! Il y avait une offre spéciale très avantageuse. Margot, restez un petit moment auprès de moi, vous avez demandé à la première dame dans la queue de

vous prendre 300 grammes de steak haché. Vous lui avez dit que vous étiez aide ménagère et prise par le temps. J'ai peine à croire ce qu'on vous a répondu. Margot, m'autorisez-vous à expliquer en deux mots à notre public ce que vous m'avez dit juste avant l'émission ? Tout le monde peut dire ça, vous répliqua-t-on d'un air pincé. Deux autres personnes vous ont même insultée, vous, madame Margot S.. Seule une jeune fille de 16 ans occupant la quatrième place se déclara prête à vous aider. Ce qui entraîna immédiatement de véhémentes protestations de plusieurs autres personnes qui attendaient derrière cette jeune fille. Ce n'était pas à franchement parler un congrès sur l'humanité qui se tenait là, n'est-ce pas, qu'en pensez-vous ? Je suis curieux de connaître vos réponses. Ecrivez-moi ou bien téléphonez pendant l'émission !

Le boucher, vêtu soit dit en passant d'habits au crochet roses et d'un tablier au crochet, portant une tête de porc crochetée par-dessus la sienne propre, va à sa place et fourre un, deux steaks hachés dans du filet au crochet, avant de les remettre à Margot S., qui les coud sur ses vêtements.

Margot S. au boucher : Je pense que nous pouvons tout au plus admettre la mort sous sa forme accidentelle, cher monsieur Bâton. Vous nous le répétez chaque jour dans vos articles, que nous lisons tous. Puisque nous avons perdu la foi en l'immortalité, nous ne pouvons plus croire à la mortalité. Tout le monde n'a pas la chance que j'ai, moi qui trouve la paix en m'interrogeant sur le sens de la vie.

Merci de m'avoir permis de me produire ici, même brièvement. Malheureusement, je ne pouvais pas m'assister en direct, j'ai dû programmer mon magnétoscope. Non, ce n'est pas moi, ça ! L'appareil doit être détraqué. Ah, j'entrevois quelque chose, là, mais ce n'est pas moi ! Je vois une femme qui s'adonne à je ne sais quels exercices. Dun geste maladroit, pourtant si souvent répété, elle plonge dans les profondeurs de l'eau, pour ne sortir que de la vaisselle d'un évier. Pour moi, pour Notre-Dame Margot, ça n'a rien

d'étonnant. C'est une situation de tous les jours. Les bruits sont observés avec extrême justesse. A quoi bon vous exciter pour quelques morts ? Vous dites ? Qui s'excite ? Personne ne s'excite. Ecoutez la suite, je vous prie :

Les uns, et ce ne sont pas les plus malheureux, possèdent l'âme de l'enfant qui ne s'interroge pas encore ; les autres ne s'interrogent plus, ils ont carrément désappris de s'interroger. Et au milieu, nous, ceux qui cherchent, notoirement insatisfaits. Où se trouve le fromage du pays ? J'aimerais avoir une Couronne d'Autriche, de l'or pour tous dans un fromage.

Client apaisant : Les Autreschiens sont parfois un peu mesquins, surtout quand ils sont obligés de faire la queue. Ce n'est pas dans leur nature, en fait. Ça leur tombe dessus, dans l'air qu'ils respirent, comme un poulet rôti. Quelque chose se pose sur leur épaule, ils s'écroulent, et ils s'aperçoivent que c'était un aigle ! Aïe, aië, aïe, Monsieur Bâton, je crois que je n'ai pas vraiment mis dans le mille. Je crains de devoir retirer un coup.

Homme : Eh bien, essayons autrement, Margot : parmi nous autres Autrichiens, certains sont incapables de revenir au niveau de la naïveté. Le doigt énigmatique de la vie ne s'est pas encore poé sur eux pour désigner le gagnant, monsieur Berger ou madame Trucmuche, c'est comment déjà, son nom. Le technicien, qu'il soit slalomeur ou conducteur, ne saurait faire abstraction de la nature, car il veut agir dans son sein. La nature impose sa mesure, qu'il accepte mais sans y croire. Il revendique le droit de lui appliquer sa ligne de démesure.

Femme : Moi, quand j'attends pour monter, je me pose une question de fond : comment peut-on se consacrer sans cesse aux morts ? Et pousser en permanence des chants de paix ? C'est contre-nature. Il vaudrait mieux se jeter aux pieds de la nature. Et quand elle croit qu'on lui est enfin soumis et qu'elle cherche ailleurs où

jeter ses pierres, on peut tranquillement décimer ses créatures. Voilà. Ils gisent là, ces quatre Monsieur.

Le bouquetin est en voie de disparition, le chamois est atteint de maladie chronique, et nul branchage d'épicéa pour les couvrir ne serait-ce que parcimonieusement, eux et toutes les autres espèces éteintes. Histoire de se trouver à un endroit où on aimerait qu'on vous retrouve, n'est-ce pas, Monsieur Bâton ?

Certains disent qu'après leur assassinat on les aurait déplacés, ces quatre Monsieur ; je vous en prie, montez un instant me rejoindre, messieurs les défunts, que nos spectateurs puissent voir si vous êtes déplacés. Auriez-vous l'obligeance de vous allonger là encore une fois, approximativement en étoile, que nos spectateurs et nos spectatrices se fassent une idée ? Personnellement, je ne suis pas d'avis qu'on vous a déplacés. Je vais chercher un radiateur soufflant, l'exploit sportif est peut-être un peu réfrigérant, à la longue, non ? Tout de même. A la neige nous nous sommes vite refait une renommée. Nous y avons lâché toutes nos eaux et le Seigneur est notre berger, je veux dire qu'il est celui qui tient la banque afin que nous puissions enfin nous refaire. J'ai une idée : invitons un orchestre à jouer un petit morceau pour nous ! L'Orchestre autrichionique de la Radio nationale ORF joue pour vous ! Et c'est nous, et nous seuls, qui donnons le la ! (*Musique !*)

Le boucher recouvrant des têtes de porc au crochet : On applaudit Madame Margot ! Je dois toutefois la contredire sur un point décisif, à savoir quand elle a dit - je ne sais pas si vous, Mesdames et Messieurs, allez être d'accord avec moi. Si j'ai bien compris, vous disiez donc ceci : Les linceuls orageux se dressent dans le cortège funéraire. Un salut, la tête à l'envers, entre deux. Que me chaut le nom qui me porte ? Il y a le feu. Je vais vous dire ce qui m'a mis sur la piste du feu, alors que je n'avais rien senti. La piste la voilà : une de nos descendues les plus performantes fit un vol plané, et se coiffa littéralement au poteau qui lui arracha la tête. Tout le monde se souvient de son nom, sauf moi, qui ai un blanc. Tout d'un

coup, nous, les millions de spectateurs qui étions devant notre télé, nous avons pour un instant dit adieu à la vie. Pourquoi ne sommes-nous plus vrais ? Pourquoi, par exemple, cette victoire en saut à ski ne s'est-elle pas vraiment produite ? Pourquoi n'est-il pas vrai que Thomas Muster a atteint les quarts de finale en Coupe Davis ? Puisque c'est vrai ! Depuis hier, mon Dieu, et grâce à Monsieur Muster ! Le bel athlète ! Qu'ils sont beaux, lui et ses camarades sportifs ! Y aurait-il quelqu'un pour nier cette beauté ? Une beauté pareille, mon Dieu, ça ne peut pas être vrai ! Dieu ! Qu'est-ce que tu as encore fait, là ?

Ils perforent le bleu du jour ! Regardez notre Gerhard Berger, cette peine personnifiée. Notre Andi, qui s'envole vers le soleil et redescend, à travers la mer bleue de l'air, au-dessus des rubans dorés des fleuves et des routes. Il se lâche et coule du bel édifice que nous avons édifié tout exprès. Lâché comme de l'eau. Et pas le moindre glou-glou quand son image s'efface. Il disparaît comme l'hirondelle d'or, notre Andi doré.

*Le boucher découpe les oreilles de sa tête de porc crochetée
et les joint à la viande.*

Le boucher : Le ludique est le propre de l'homme. L'homme est le seul à sauter sans raison d'un tremplin, à se courber entre les piquets d'un slalom, à tordre les panneaux de village, à en planter des nouveaux ou non. Je ne peux pas le croire, voilà tout ! Tziganes, retournez en Inde, ces figures plastiques sont des corps tout de même. Pourquoi y a-t-on creusé ces fentes et ces failles ? Interrogeons notre cher monsieur Houlette sur les raisons de cette pratique ! Entretemps, je poserai une autre question : que pensent, qu'éprouvent nos garçons et nos filles quand ils s'élancent dans le névé, sur la glace ? Qu'éprouve, par exemple, notre Emésé ? Est-elle parmi nous, par hasard ? Non, hélas, notre Emésé n'a pas pu venir aujourd'hui ! Eh bien, dites-le nous à sa place, Monsieur Bâton ! Ah, mais c'est moi !

l'immense mort collective, gigantesque au point de ne plus pouvoir la saisir, et la mort individuelle qui grâce à l'identification de la personne vous occupe pendant des semaines. C'est injuste. Alors que dans cette gigantesque mer de morts qui vit là, souterrainement, personne ne devrait être mort non plus.

La cruauté dans votre pièce résulte à mon avis du fait que la nouvelle de l'assassinat des quatre Tziganes est annoncée au même niveau, presque par irruption dans la phrase, que les derniers événements sportifs dans le domaine du ski, et qu'elle est traitée sur un même ton sensationnel.

Ce sont les fluctuations de la conscience, laquelle peut supporter les deux choses côte à côte, alors qu'on devrait à chaque seconde disjoncter ou devenir fou. Et cette simultanéité ne cesse de se prolonger : l'étranger sous sa forme de touriste d'un côté (ce thème apparaît également dans ma pièce "*Totenauberg*"), l'Autriche vivant plus que n'importe quel pays du tourisme. Il y a donc nos touristes faisant la queue aux remonte-pente, et d'autre part l'étranger sous la forme de quelqu'un qui n'est pas toléré chez nous et qu'on fait pour ainsi dire, partir. Il s'agit pour moi de la juxtaposition des contradictions les plus énormes et de l'asservissement de l'homme, cet asservissement cher à Heidegger. Le sport, par exemple, ce n'est pas seulement quelque chose qui donne la bonne santé, cela ôte aussi la vie. Dans ma pièce il est question de la défunte skieuse Ulli Meier qui se brise la nuque contre le poteau de chronométrage. C'est donc littéralement le temps contre lequel elle a toujours couru en tant que sportive, qui lui a brisé la nuque. Le journaliste ne savait pas qu'elle était morte. Il avait seulement vu la chute et a dit : "Oh, comme je suis navré pour notre chère Ulli." Cette phrase surgit dans la pièce aussi. Elle était morte sur le coup. Toutes les artères du cerveau ont immédiatement éclaté. Le sport exproprie telle la guerre. Le sport qui enlève aux mères leurs fils et les conduit

Dame Margot : Quoi ? Je croyais que c'était ce monsieur là-bas, qui s'appellait Bâton.

Le boucher : C'est bien ainsi qu'il s'appelle. Nous formons ici tout un bataillon. Et vous n'avez encore rien vu ! Ces hommes, figurez-vous, sont inutilisables ! C'est qu'ils ne sont pas creux. S'ils étaient des fétus, on pourrait au moins boire son Coca avec.

Chère Margot : pourquoi ne pas dire à notre public ce que vous m'avez avoué en privé, avant l'émission ? Vous avez décelé chez nos sportifs le sens subjectif du temps, engagé dans une partie contre le néant de la mort. Et vous redoutez que tôt ou tard nous ne livrions, une fois de plus, non seulement le partenaire fini mais encore le partenaire infini, à la seule fin de recueillir des prix : pas en descente, ni en slalom, mais, cette année, quand même, au classement par nations. Le mieux pour nous autres c'est de vivre comme tout le monde, je veux dire comme tous ceux qui ont gagné un jour et qui veulent gagner encore.

Femme : Mes yeux se dessillent !

Le boucher : L'élite de demain devra, me semble-t-il, prendre en compte les obscurs, les anonymes, dont la beauté intérieure recèle les signes avant-coureurs de la grandeur et offre aux rares élus le reflet de leur luminescence.

Madame Margot : Je crois comprendre à présent, Monsieur Bâton, pourquoi vous écrivez tous les jours vos articles dans notre journal favori. Une seule de vos phrases est si longue qu'arrivé à la fin, on n'en voit plus le début. Ainsi perd-on dans le brouillard la phrase à peine commencée. Oui, votre jet continu sort du tube que regarde notre public et ce n'est pas précisément la gueule d'un four, bien que chaque jour, la chose brune s'y dore davantage, c'est une image. Pas notre image, certes, mais celle de quelqu'un d'autre.

Homme : Vous avez parfaitement raison, Margot. Ainsi nos chers spectateurs ne peuvent dilapider que leurs regards; ce ne sont pas, par chance, des hommes en chair et en os qu'on remet entre leurs mains - à moins que si ? Parfois nous proposons de vrais hommes, pour l'essor de la vente. Aujourd'hui, offre spéciale, braderie d'hommes ! Ce qui ne signifie pas qu'il faille les essorer pour de bon. Ils y passeraient ! Etendre mouillés. Laisser égoutter. Ca ne fait rien. Mais attention, Mesdames et Messieurs, ne vous trouvez pas à l'endroit où ils y sont passés. Les êtres qu'on remettra entre vos mains, ah, je vois : l'Histoire n'est hélas pas au rendez-vous, cette fois-ci, la prochaine fois peut-être ! Regardons-y de plus près, non, ça n'est pas votre être que vous tenez à la main, chère Margot ! Il est trop petit pour cela. Votre être, celui qui contient tous vos passe-temps, vous ne pourriez même pas le soulever ! En plus, ce petit être semble déjà appartenir à quelqu'un ! Personne n'a crié le nom d'Olivia, là ?

Faites attention, non mais ! Mon Dieu, une mère vient de balancer ses deux enfants par la fenêtre, elle a sauté derrière eux ! Affreux ! L'un des enfants s'est écrasé aux pieds de l'agent accouru, l'autre a atterri sur l'agent. Cher public : cette femme a compris ce qui compte ! Prenez-en de la graine ! Il ne vous reste que l'obstination dans la quasi-unicité de votre mort individuelle et indivisible, sans jamais la moindre relation à l'autre, aussi quasi-unique que vous.

Vous là-bas ! Voudriez-vous venir un instant me rejoindre sur le plateau ?

Il va pêcher quelqu'un dans le public et s'attache à lui au crochet, en un tournemain.

Femme pour l'apaiser, à voix basse à l'élue : Le snowboard vous oblige, au début du moins, à vous infliger des souffrances, pourquoi en faites-vous donc ? Quoi ? Quelque chose en vous, qui ne vous obéit pas ? Si vous voulez être obéi, eh bien allez cueillir des fleurs !

Le boucher : M'autorisez-vous à intervenir ? C'est le devoir du modérateur, même si les gens hélas ne se modèrent pas pour autant. Merci ! Je veux dire que ces quatre corps déchiquetés, allongés en forme d'étoile autour du poteau avec ce panneau "Tziganes, retournez en Inde !", ils vous ont obéi. Ça compte pour du beurre, ça ? Une pression de la main sur le bouton, une personne sur deux est un assassin dit le poète, une pression de la main à suffi, chers exclus, à vous catapulter tels des pigeons et vous déchiqueter en plein vol. Vous êtes sûrement des sportifs, vous êtes forcément des sportifs, vous n'en auriez pas été capables sinon !

Peut-être même des sportifs de l'armée, voire de la préparation militaire. Parfois, pour votre salut, on vous tend un bâton quand vous êtes déjà dans l'eau jusqu'au cou. Vous l'attrapez, naturellement. Vous avez besoin de soutien ! Tiens ! Qui va là ?

Femme : Lorsque le tonnerre suit l'éclair, cela s'appelle : un orage de flash ! Voilà. Terminé ! Regardez de plus près cette photo dans votre journal ! Ce qu'elle est réussie !

Le boucher crochetant : Des sabots de sang enfouissent les bouquets de pensées, un ohé! cendré tourne les pages chantées. Départ autorisé lui aussi. Porte, toi, jadis, de devant, panneau à l'étoile de craie assassinée. Voyez-vous, ces choses-là et des semblables encore m'occupent tout le temps en ce moment. L'histoire contemporaine me passionne.

Une autre : Excusez-moi, qu'est-ce que vous venez de dire, là ?

Au lieu d'une réponse, le boucher ôte sa tête de porc ; en-dessous, il porte une cagoule rose crochetée, comme en portent les braqueurs de banque, un bonnet de skieur donc qui grâce à des trous, laisse les yeux et la bouche libres. Il coud de nouvelles oreilles sur la tête de porc qu'il vient d'ôter.

Le passage suivant est dit normalement, d'abord puis de façon quasi-typométrique : les gens dans la queue disent chacun une ligne du texte, à la fin de chaque ligne écrite on s'arrête, la ligne d'après est dite par le suivant, sans se préoccuper du sens, et ainsi ce suite. Tout guillerets, ils sautent en l'air, à tour de rôle, sur place, crochetés les uns aux autres.

Quand dans un Etat à peu près civilisé un assassin passe en jugement, il s'agit en premier lieu de savoir si l'accusé a commis le crime qui lui est reproché. On attachera moins d'importance à savoir si l'assassin a tué sa victime par strangulation, par balle, à coups de poings ou à l'arme blanche. En haute politique, c'est manifestement autre chose. En ce qui concerne les crimes commis par le régime hitlérien il y a un demi siècle à l'encontre des juifs les moins aisés - les plus riches ont réussi à émigrer et, plus souvent qu'on ne le croit, à acheter leur liberté aux nazis - on dirait qu'aujourd'hui il s'agit moins de savoir si le crime a bien été commis mais de quelle manière les nazis s'y sont pris pour le commettre .

Le boucher en cousant : Eh oui, le spectre anonyme de la mort imprime ses marques dans ce qui vit, personne ne sait cela mieux que moi. Chaque bête, par exemple, est tamponnée en bleu à un endroit ou à un autre. Personnellement, je trouve ça agréable. On sait immédiatement à qui l'on a affaire et si l'intéressé, tant qu'il en avait le temps, était en bonne santé.

Il coupe brutalement dans les ouvrages au crochet et en tire des fils.

Je disais donc une marque : cette marque s'est imprimée par l'acceptation de la mort de millions d'autres qui, c'est très pratique, nous aide à éviter de nous interroger sur notre propre mort. Ainsi nous transformons cette interrogation en celle du sens de notre existence.

Dans la retraite de nos lieux de vacances nous nous réunissons, entre nous. Mais d'autres s'imposent. Depuis hier, il en est arrivé

25 en voiture frigorifique, plus trois autres qui se sont hélas fait décharger sur l'aire de repos de l'autoroute.

Hélas, d'année en année, nous sommes moins nombreux. Nos lits grincent d'être partiellement sous-occupés. Que faire si des gens forcent les portes de notre passé plutôt que celles de nos auberges et les enfoncent jusqu'à ce qu'elles volent en éclats, et nous avec. Oui, que faire si un jour nous volons en éclats ? Parfois nous essaïmons si loin que nous finissons essaïm nous-mêmes. Après, de nouveau, on ne veut plus entendre parler de nous pendant cinquante ans. Il faut qu'il y ait une fin. La vie est tout et en même temps rien.

Ces quatres corps déchirés comme du papier gras sur leur propre casse-croute, je les ai sous les yeux, là, des bâtonnets de mikado jetés autour du poteau, en une lente rotation autour de leur axe, plus réussis que n'importe quelle enseigne lumineuse : Tziganes, retournez en Inde, pas un mot de plus, pas un de moins, qui a écrit cela ? Qu'il me contacte immédiatement, il peut aussi téléphoner. Quoi, vous ne voulez pas ? Qui me demande ? Il y a eu quelque chose, là ? Pas un geste, pas un mot, pourtant une seconde après, ça sonne et nous entrons nous-mêmes, carrément. Pas question de rater le spectacle. Au rythme du bulletin météorologique, nous faisons des signes.

Nous sommes l'archange du Seigneur dans une version très spéciale, sculptée à la main ; clignant de nos yeux bleus et agitant nos écharpes bleu-Haider telles des élastiques, nous descendons vers vous, Marie, Gertrude et Margot, pour vous transmettre le message suivant : Qui peut affirmer qu'il ne s'agissait pas d'un règlement de comptes entre marchands d'armes, trafiquants de drogue ou revendeurs de voitures volées ?

Nous sommes très nombreux à penser et à parler ainsi. Parfois nous sommes même forcés de nous pousser du coude pour avoir de droit de le dire une deuxième fois. Mon Dieu, où est encore passée la

caméra ? Juste au moment où nous en avons besoin pour répéter la technique de la lettre piégée, la caméra s'est éclipsée. Nous vous prions de collecter de vieux explosifs et de les glisser dans une enveloppe. Le bénéfice de votre collecte ira à quelqu'un qui préférerait peut-être ne pas en profiter.

Voilà. Comme si de rien n'était, l'écran s'illumine de nouveau. Qui a serré la vie de ces hommes contre son cœur comme un musicien ou un acteur adoré, un chat, ou un chien, si vous voulez, pour ensuite la jeter avec dédain ?

La queue comme ci-dessus, d'abord normalement, puis, la deuxième fois, s'interrompant à la fin de chaque ligne ; les gens sautent en l'air, de plus en plus guillerets.

Il n'y a qu'une hypothèse qui vaille : les juifs ont été gazés sous Hitler. Tout contrevenant est traduit devant le tribunal pour cause de "mensonge sur Auschwitz". Etant donné que j'ai travaillé peu après guerre dans une grande agence de presse américaine, je peux faire état dans ce domaine d'une certaine expérience. Quand à l'époque on découvrit des installations à gaz dans quelques camps de concentration, dont on put démontrer l'existence preuves solides à l'appui, les journaux du monde entier prirent la manie simplificatrice de parler de victimes juives globalement "gazées" par Hitler.

Les acteurs dans la queue reçoivent à présent chacun son petit paquet de viande, les paquets ont un aspect parfois assez bizarre. Les acteurs prennent l'un après l'autre leur paquet et l'enveloppent au crochet.

Une femme en crochetant : Bon, tant pis. La mort, tout de même, est le génie qui inspire la pensée. Réjouissez-vous, Monsieur Bâton, de l'avoir connue sous tant de formes variées ! A la guerre, et tout de suite après, en captivité, les deux dans le même emballage, c'est plus pratique. Après, vous vous êtes payé un abonnement qui vous

donnait des réductions sur tout. Le tennis, la natation, la cueillette des champignons dans la forêt. Merci de nous en faire profiter de temps à autre ! Vous savez bien que tout acte en dehors du vôtre, est violence. C'est pourquoi vous êtes à même de servir au pays sa pitance quotidienne, viande avec légumes et salade, plus dessert, certain de pouvoir nous faire avaler jour après jour votre ragout d'extrême limitation. Oui, vous êtes demandé, Monsieur Bâton ! Pour établir une relation comportementielle avec l'insaisissable évidence de la mort ! Oui, pour cela, précisément !

Certains corps sont simplement trop mous, ils cèdent à la moindre pression. Les branches d'arbres se font mains. Des hommes s'envolent et elles les caressent. Puis ces hommes retombent et éclatent. Livrent la démesure de leur être, l'être étant en réalité si timide et rare que l'on n'a eu de cesse de chercher Dieu à l'intérieur sans bien sûr L'y trouver. Il est peut-être plus haut. Quoi, Il n'y est pas non plus ? Enlevez immédiatement ce crucifix s'Il n'y demeure même pas. Comment s'y repérer, sinon ? Des inscriptions sur la plaque au moins, qu'on sache qui y est accroché !

Non ? Vous ne voulez pas ? Je crois que votre problème, le voilà : vous ne rencontrez jamais que vous-même, et encore pas même en personne. Vous rencontrez juste un signe adressé à vous-même.

Ce n'était pas nous, en tout cas, qui vous faisons signe, bien que vous ayez l'air de le croire, Monsieur Bâton. Ces signes, nous les réservons à nos coureurs, joueurs, sauteurs. Vous n'avez pas besoin de nos signes, Monsieur Bâton, vous savez très bien de qui nous voulions parler. Vous le savez parce que vous êtes notre avant-coureur, ce qu'il ne faudrait pas confondre avec un précurseur.

Un autre client occupé lui aussi à envelopper au crochet : Vous avez tenté, Monsieur Bâton, dans un allemand assez cahoteux, d'indiquer à ces hommes intérieurement et extérieurement déchirés, ce qu'il faut faire pour ne pas passer - ni vus ni connus - de l'état de néant à celui d'anéantis. Mais voilà que ces hommes

collaient déjà au plafond du ciel. Un jour j'ai vu quelqu'un lancer des morceaux de beurre au plafond dans un hôtel de luxe alpin, avec une catapulte bricolée maison. Mais ils y sont restés collés, eux, là-haut.

Ces hommes morts sont déjà redescendus, à ce que je vois. Chouette. A présent, comme il sied à des célébrités, ils sont gardés par l'exécutif. Trop tard votre avertissement, trop tôt votre papier, Monsieur Bâton ! Comment disiez-vous ? Le devenir va advenir ? Non, j'ai le sentiment, moi, qu'aujourd'hui rien n'advient plus. Ne commettez pas ce délit, ni l'autre délitement non plus, je vous prie ! Restez assis, tout simplement ! Ce n'est pas votre délit, Monsieur Bâton. Vous dites que cela touche tous les hommes, pas seulement ces quatre là. Que les victimes se tranquillisent enfin ! Votre propre mort vous touche bien assez tôt.

Qu'est-ce que je lis ? Ce serait la mort qui, en fin de compte, nous pousse à penser ? Et ce serait donc la mort également qui fait échouer la pensée. Tant pis. En tout cas, ces quatre hommes, nous pouvons toujours les relancer en l'air, joyeusement, comme font les enfants avec les feuilles mortes ou la neige. Mais nous ne les rattraperons pas de ce geste compassé et pourtant indifférent, qui distingue tous nos gestes sauf celui-là, l'unique cependant qui compte. De toute façon, ils redescendent à un moment ou à un autre. Ils redescendent tous, toujours, le sauteur à ski, l'oiseau, la feuille, l'avion et les enfants des gens fatigués. Ceux-là, ils tombent du quatrième étage.

Ecoutez, à ce propos, je peux vous raconter une drôle d'histoire : lorsque l'un des agents descendit de voiture, le premier enfant, un garçon, s'écrasa juste devant lui, au sol. Le deuxième le frôla. L'agent est indemne. La mère, c'est le toit de la voiture de police qui lui sauva la vie ; il céda lorsqu'elle s'y précipita, alors que ses enfants s'étaient écrasés sur l'asphalte. Réjouissez-vous d'avoir une place sûre dans un journal, Monsieur Bâton ! Vous voyez, la transition peut parfois arriver très vite.

Le boucher : A présent que les prie-Dieu brûlent, je mange le livre ! Non, je ne préfère pas, quand même ! A cet endroit, j'aimerais me couper cent grammes de mortadelle et les mettre dans un sandwich.

Il se fourre pendant tout ce temps quelque chose dans la bouche et mâche ; il parle la bouche pleine.

Des voix, pêle-mêle : Qu'est-ce que vous venez de dire, là ? Vous n'êtes pas sérieux ! Occupez-vous d'abord de vous trouver quelque chose de solide ! Ou dites plutôt à ce futé d'apprenti là de s'occuper de vous !

Un autre client a confectionné un tapis au crochet ; il l'étale à présent au sol pour se mettre dessus. Après un certain temps, le boucher retire le tapis sous ses pieds ; le client tombe : Parfois sur une porte, il est marqué : occupé. Mais elle ne tarde pas à s'ouvrir. C'est à peu près le pire de ce qui peut m'arriver ! Le public se rue derrière moi pour prendre d'assaut la minuscule pièce, un garage en fait, hermétique à l'air de l'extérieur, mais aussi au gaz de l'intérieur, et qui ne peut nous accueillir tous. C'est mauvais, ça. Tout le monde ne peut pas y pénétrer en même temps, c'est tout ! Ne poussez pas comme ça ! Il y a une autre pièce juste après, encore plus petite, il est vrai. Petite comme un poste de télévision. Patience, s'il vous plaît ! Si je ne peux interpréter le temps comme je veux, je peux au moins choisir mon espace. Je l'ai choisi résistant, exprès, car il aura pas mal de choses à endurer. Ce tapis est encore ce qu'il devra supporter de moins lourd.

Mes chers morts, oui, pour une fois nous parlerons aujourd'hui de la mort, c'est notre sujet. Vous pouvez à nouveau nous téléphoner sur le plateau, dès maintenant. Il y a eu, malgré son contenu en principe repoussant, une ruée certaine vers ce panneau : quatre personnes, de surcroît toutes en même temps ! Pourquoi le flot d'étrangers a-t-il tant regressé chez nous, alors ? Il nous faut recourir carrément aux plus étrangers parmi nous. Oui, vous, chers

morts, les destinataires et les expédiés tout à la fois, juste à temps. L'éternité met toujours à disposition une, deux voitures pour des clients de la dernière heure, qui débarquent alors que ce n'était pas leur tour d'y passer, pas encore. J'imagine : quatre personnes essayant d'arracher ce panneau du sol, ça ne peut que mal finir. A moins que vous n'ayez pas su lire ce qui était écrit dessus ? Un seul d'entre eux s'y serait-il essayé, qu'il n'y en aurait eu qu'un à y passer.

Chers spectateurs, écarter-vous donc ! Nous voulons entrer aussi ! Nous avons acheté un ticket pour visiter ces morts. Ne poussez pas, s'il vous plaît, ça ne sert à rien de pousser ! Il n'y a qu'en haut qu'il y ait encore une certaine place de libre. Nous sommes occupés jusqu'au dernier recoin, et parlons à ces quatre hommes dans le rôle usurpé de quelques millions de contrôleurs, de conducteurs de bus, de releveurs de compteurs de gaz, d'électricité, d'eau, mais trop tard ! Vous vous êtes déjà poussés vers l'avant et par conséquent, devez endosser notre responsabilité. Vraiment trop bête. Nous aurions eu un coolie pour ça. Pourquoi n'ont-ils pas su attendre ?

Voilà, le problème est résolu. Il n'y a que la pierre commémorative de votre persécution, Messieurs les morts, que nous devons surveiller pendant les mille ans à venir.

Qui étiez-vous, en fait ? Nous ne saurons plus jamais ce que vous étiez, car même après votre mort, nous ne pouvons vous percevoir qu'en tant que groupe de quatre hommes, silhouettes revêtues de leur linceul que nous dardâmes de l'aiguillon de notre historicité. Pour prouver que notre venin eût été parfaitement non-vénimeux et bio-dégradable. Occupé, dit le contrôleur... C'est complet. Nous resterons dans cette terre. Personne ne monte plus, s'il vous plaît !

Une femme qui attend extrait de son nécessaire à crochet un costume d'animal un peu raté et le revêt avec peine, tout en parlant : Pourquoi ne pouvez-vous pas voir ça de façon plus humaine ? Ou du moins le dire de façon plus humaine, pour que nous puissions

tous comprendre ? Pourquoi ne dites-vous mot, par exemple, de cette merveilleuse messe que monseigneur notre évêque et quelques autres évêques, ces créatures chéries et promues par Dieu, ont célébrée en personne, en présence de hauts et des plus hauts dignitaires séculiers. C'était super-génial ! Hyper-bonne ambiance ! On pouvait suivre la poursuite même sur le petit écran. Les morts ont été absous de leurs péchés, totalement, sans laisser de reste. Il y a même eu quelques péchés d'ajoutés ! Dehors, les péchés ! Avec l'Arielette, l'aéronef, on les a emmenés très loin, les péchés. Et sur une planche - sur laquelle était clouée une autre planche, plus courte, en angle droit, de manière assez originale et adroite - l'un de nos sportifs professionnels les plus anciens et appréciés faisait ses exercices solitaires. Cette fois encore, comme la plupart d'entre nous finalement, il avait pris le départ trop tôt, un avant-coureur, quoi, donc hors compétition. Vous voulez bien fixer la caméra un moment là-dessus ! Sacré nom de Dieu ! Bon sang de bonsoir ! Accroché comme ça, là, comment il supporte ? ! Ce n'est pas croyable ! Je vous en prie, posez votre main sur son pagne. C'est un bandeau pour la sueur, là, non l'autre, celui avec les épines, ou un linge ou quoi ?, non, pas là, sur la tête, vous ne voyez pas ?

Alors, sérieux, je vous le lis : Tout cela n'a pas été accompli pour rien : ces quatre hommes avaient établi le record individuel du trajet vers le néant, pour s'ouvrir et nous ouvrir à l'extrême, et l'extrémité à laquelle ces hommes peuvent s'ouvrir, ce sera encore et toujours : nos caméras, les caméras de l'ORF et d'un grand nombre d'autres émissions finales braqués sur ces morts ! Nous nous en serons tirés au meilleur compte, une fois de plus.

Ces caméras, dans un schéma très varié, sont tantôt braquées sur les cercueils, tantôt sur ce fameux avant-hum, précurseur sur son snowboard dernier cri, il faut l'avoir essayé, celui-là : une planche à neige qui vous permet aussi bien de descendre que d'aller à droite ou à gauche en même temps, voire de monter !, car il y a une deuxième planche fixée sur elle. Il faut bien sûr vous laisser clouer dessus, si vous ne voulez pas être éjecté immédiatement !

Une cliente extrait de son nécessaire à crochet de l'argent et le pose sur l'étal ; en partant : Le monde du bienheureux est différent de celui du malheureux. A l'instar de la mort, le monde ne change pas mais s'arrête. La mort n'est pas un événement de la vie. La mort, on ne la vit pas. Ce devrait vous être une petite consolation, Messieurs les morts, si je dis cela c'est parce que vous vous battez avec tant de peine dans vos maisonnettes que de gros flocons tout chauds sont en train de recouvrir. La terre est détrempée. Vos assassins auraient pu littéralement patauger dans votre sang, Monsieur Horvath, Monsieur Horvath, Monsieur Sárközi, Monsieur Simon !

Quoi, vous aimeriez mieux qu'on vous oublie, Messieurs les défunts ? D'accord, continuons donc de rechercher une Golf blanche Série 2 décorée des bandes de l'entreprise Burg et immatriculée à Hartberg, en Styrie ! Mais il y en a des milliers ! Ici on ne trouve personne qui ne veut être trouvé ! Ici on trouve tous ceux qui sont déjà là, de toute façon. Vous le saviez déjà de votre vivant : c'est chez vous, mes chers morts, qu'on venait enquêter en premier pour voir si vous n'aviez pas empoché les os de vos pères et frères. C'est la coutume paraît-il chez vous autres de tout empocher, je veux dire d'être forcés, comme forcenés, de tout encaisser.

Vos os ont quand même fini par être bénits, mieux vaut tard que jamais. Oui, ce sont des os bénits, qui l'eût cru, oh Seigneur je ne suis pas digne d'être admis sous Ton toit ! Nonnon. Vous n'avez pas le droit de balancer vos os n'importe où ! Mes chers morts, de quoi ça a l'air ! Il y a un seau là-bas. Il ne faut pas mettre les os dans le conteneur biologique, on peut se couper et s'infecter avec. Là, juste derrière cette clôture, l'Asie commence. Là-bas, vous trouverez encore beaucoup plus de maladies.

Un client confidentiellement : Nous autres, de notre côté, ici, nous sommes une espèce si particulière que c'en est carrément étrange. Nous pratiquons des coupes carrées dans l'humanité pour donner de

l'air à nos forêts. Nos ordures sont triées jusque dans trois poubelles différentes.

Chers morts sans maître ! Nous vous avons pourtant montré le maître, pourquoi ne l'avez-vous pas saisi tant qu'il était encore temps ? A présent, il faut sévir. Celui qui se bat à la frontière est toujours seul. Chers morts, vous êtes à présent sous notre protection, exclusivement pour votre propre sécurité. Nous nous tenons debout sur des cadavres, eh bien soit, il y en a quatre de plus, pour ne pas perdre la main. Sommes-nous debout, oui ou non ? Non mais, où cela nous mène-t-il, sur une fosse commune ? Notre vie est aussi infinie qu'est illimité notre champ de vision à l'endroit où nous sommes : l'étendue illimitée de l'Asie. A gauche, direction les Alpes. Nous détenons le vrai, à quoi bon alors poser la question de la vérité ? Les années passent. Chacun fait autre chose.

Le boucher abondant dans son sens : Voix blême, extorquée aux profondeurs : nul mot, nulle chose, des deux l'unique nom pourtant, prêt à tomber en toi, prêt à voler en toi, gain meurtri d'un monde. Moi, ça ne me fait rien. Un chouïa de plus, ça ira ?

Un autre client à un autre, se cousant l'un à l'autre : Alors là, ce n'était vraiment pas nécessaire ! Nous présenter des faits si étranges avec des mots aussi étranges. Je préfère me souvenir de la chaîne OPTIX qui m'a offert des lunettes neuves le jour où je me suis fait détrousser dans le métro. En fait, j'avais déjà commandé des lunettes à cette maison. Deux dames et trois messieurs m'ont accueilli dans leur succursale du centre, avec cordialité, et donné les lunettes. La commerçante qui aurait été disposée à me payer des lunettes pourra me faire cadeau d'un porte-monnaie, puisqu'on m'en a volé un. Avec de l'argent de poche à l'intérieur. Merci !

(Au boucher.) Mettez-moi un peu d'air aussi, bon poids, merci à vous aussi ! Non, pas tant que ça, juste ce qu'il me faut pour un dernier soupir. Le reste, je le mettrai sur mon compte d'épargne-d'air. Je m'achèterai un nouveau quatre-quatre avec.

Cliente : Vous, les victimes, vous nous couvrez de cadeaux et de filets ! Et il peut y en avoir un chouïa de plus, pas de problème ! On vient d'ajouter quatre nouveaux à toute une lignée préalablement décomposée, et pourtant : on ne sent rien. N'ayez pas peur, ici, on joue ! Allez ouste, au dernier rang, vous autres ! Nous chantons un air délibérément parfumé à la pierre adoucissante que nous avons jointe au paquet, pour que ça n'empeste pas. A vous voir gisant là, si paisibles, chers morts, on croirait des enfants plongés dans le sommeil. Au cimetière, pendant quelques minutes, on va vous gratifier d'un air solennel, creux, purifié. On vous descend, mes chers morts, et c'est fini ! Vous êtes dégoutants, avec votre pauvreté, votre malchance. Gratter au Banco, c'est le gros lot ! Votre place est là-bas, chers morts, mettez-vous à l'aise ! Très bien ! Avec une belle musique, des violons tziganes. Sniff ! Les bons coups au grattage, c'est notre seule chance d'y voir clair. Une fois le papier écorché, notre aveuglement ressurgit : et nous croyons que nous existons de nouveau. Erreur ! Nous n'existons pas, pas plus que vous n'existez à présent, Messieurs les morts ! Malgré cela, ou peut-être grâce à cela ?, tout nous est permis.

Le boucher assemble au crochet des morceaux de viande. Deux de ses clients se placent à droite et à gauche et extraient de leur nécessaire à crochet un bonnet croché avec oreillettes. L'un dit le texte tel que, l'autre commence simultanément par la fin et remonte jusqu'au début. Avant cela, peut-être, une fois normalement, du début à la fin ! Ils doivent déclamer avec exagération, tel un diseur de poésies vieillot, sauf que les intonations sont placées autrement, puisqu'ils parlent quasiment à contre-courant.

Le deuxième client : De nombreux experts ont démontré l'impossibilité technique de faire mourir tant de gens au gaz. Et dès lors, pour certains vieux nazis beurk il n'y avait plus qu'un petit pas à faire pour affirmer par l'absurde que les nazis n'avaient pas tué de juifs du tout beurk beurk beurk. La vérité est pourtant simple. Il

n'y a que relativement peu de victimes qui aient été gazées. Les autres sont mortes de faim ou sous les coups ; décimées par les fièvres, la dysenterie et le typhus, les soins médicaux leur ayant été refusés ; mortes de froid ou de faiblesse. Merci de cette prise de position écrite et explicite, Monsieur Bâton !

Le client dorénavant attaché à l'autre par le fil à crochet se met à tirer dessus ; ils se coupent la parole à tour de rôle.

Le premier client : Il y a bien des années pourtant, j'ai vu, de mes yeux vu, à l'endroit exact où je me tiens en ce moment, qu'on a jeté quelque chose dans la cheminée d'une sorte de garage ou de grange. Ça ne sentait rien, c'était une sorte de cartouche ou de comprimé, je n'ai pas vu ce que c'était. Imaginez : vous saisissez quelque chose qui n'est rien avec la pince à sucre et vous le jetez dans votre café. Qui sur le champ, déborde de douceur. Vous ne savez pas pourquoi. Quand ils ont jeté ça à l'intérieur, j'ai su que mon frère, qui était dedans, mourut.

Le deuxième : Espèce de m'as-tu-pues ! Espèce de fil-à-rien !

Il tire pour se détacher de lui, dans l'impossibilité il extrait de son nécessaire un bonnet crocheté qui recouvre tout le visage et y fourre la tête de l'autre, jusqu'au cou. Puis il serre un ruban rose de bonnet de bébé autour de son cou, l'autre se débat, râle, suffoque, gigote, meurt étranglé.

Je pense personnellement que la mort est la mesure de toute réalité. Qu'il était raisonnable de tuer un nombre aussi démesuré de gens, plus les quatre qu'on a attrapés aussi. Nous nous battons encore avec notre ligne. Mais ce n'était pas la peine ! Oui, merci, je prendrai volontiers encore un mort ! C'est un peu explosif de bière ! Puis-je vous offrir encore un mort ? Il faut que je fasse gaffe à ma ligne, mais, oui merci, j'en prends encore un, exceptionnellement ! Vous pouvez m'en donner encore un ! Exceptionnellement. J'en descendrai encore un. Mais il faut que tout ait une fin. Cette fois,

nous gagnerons ! Cette fois, c'est nous qui gagnerons !! Il faut bien gagner un jour. Nous pouvons déjà semer l'herbe pour qu'elle commence à pousser là-dessus.

Un autre mord comme fou dans un morceau crocheté et manque s'étrangler avec : Mon nom est Professeur H. Je lis ici sans surprise ni stupeur l'extraordinaire histoire de ma réussite. Je dois toutefois apporter quelques remarques critiques : l'agriculture à présent est une industrie alimentaire motorisée, similaire, pour l'essentiel, à la fabrication des cadavres dans les chambres à gaz, au blocage et à la stérilisation des paysages, à la production des bombes H.

Un autre de même : Similaire à la diffusion d'engrais sur la mer et de pollution sur les rivières, Monsieur le Professeur H. ?

Pris d'une crise d'étouffement, il tente de poursuivre ; dans l'impossibilité, il fait signe au suivant de continuer à sa place.

Un autre en crochetant tranquillement un paysage : Car ceux qui s'intéressent honnêtement à la pensée ne sauraient impunément tendre vers autre chose que mourir et être morts. Je ne serais guère surpris que toute leur vie durant, ils bandent leurs efforts uniquement dans ce but. Dûssent-ils pour cela chasser d'autres gens presque'aussi affolés que les flammes elles-mêmes, de leurs maisons en feu. Avant même que les fuyards, encore au lit, n'aient eu le temps de lacer leurs chaussures. Malheur aux fuyards, aux partants vers le monde !

Voilà, Messieurs, à présent nous allons faire de vous des morts ! Nous allons enfoncer les clous à tête de mort ! Cette planche-ci est déjà cloutée de vos ongles cadavériques. Après la détonation, une femme a observé un faisceau lumineux dans la forêt. Lors de la reconstitution on a établi qu'il devait s'agir d'un phare de voiture ou d'une torche.électrique.

Il va prendre un saucisson crocheté. Le boucher enveloppe des saucissons au crochet, respectivement revêt des saucissons accrochés au plafond de couvertures crochetées.

Une cliente déchire son paquet crocheté et engloutit quelque chose sorti de là ; mâchant : Les morts dérivent à deux, flottant à deux dans le vin. Dans le vin que sur toi ils déversèrent, les morts dérivent à deux. Ils tressèrent leurs cheveux en nattes, s'assistant mutuellement. Relance ton dé, toi, plonge dans un de leurs deux yeux.

Les répliques suivantes normalement d'abord, puis de nouveau, comme plus haut, dites par deux acteurs placés à l'avant, à gauche et à droite. L'un commence par le début, l'autre par la fin. Prière de bien déclamer, mais sans sens !

Dans les camps de concentration et dans les camps russes de prisonniers de guerre, selon le témoignage de survivants, les choses se sont passées de manière désespérément similaire. Fait prisonnier le 28 juin 1944, le même jour d'ailleurs que le Prix Nobel Konrad Lorenz, j'ai dû constater l'hiver qui suivit que dans le camp de Tambov, plus de 2000 des 7000 prisonniers de guerre moururent de faim ou d'épidémies. Pourquoi les nazis, pour exterminer les prisonniers juifs, se seraient-ils compliqué la vie à tous les gazer, alors qu'il était si facile de les tuer de manière tellement plus simple ! Merci Monsieur Bâton d'avoir enfin arraché cela à l'oubli !

Une cliente s'est emberlificoté dans ses fils à crochet et se met à tirer dessus, de plus en plus paniquée. Une actrice dans un déguisement complet de lapin de Pâques rose au crochet aide la femme qui se débat à se dépêtrer.

La femme-bunny dans des poses affriolantes : Chers défunts : nous ne pouvons dissenter sur la mort que de l'extérieur. L'intérieur reste fermé comme la tombe. La pensée est en fait incapable de

fournir une réflexion sur la mort en tant qu'expérience. Car lorsque nous en faisons l'expérience, la pensée s'en va et nous avec.

Elle scrute les environs, avec une peur exagérée, abritant les yeux de la main ; effroi exagéré, comme dans un film muet.

Les vacances ne seraient pas drôles si on ne pouvait les raconter après. Le mort ne peut saisir avec ses sens ce qui lui arrive. La mort est le non-sens incarné. Pur non-sens.

Le boucher: La voix de personne, de nouveau. La paupière n'offre pas d'obstacle, le cil ne compte pas ce qui pénètre. Va chercher les photos ! Deux pour le prix d'une, chez Kodak ! Deux larmes pour le prix d'une, objectif plus net, mobile, photo qu'on prend, photo qui ment !

Il essaye de se couvrir à la femme-bunny, qui s'y refuse.

Moi en revanche, je crois que la pensée nous permet de considérer l'intérieur de la mort et de poser le problème de son évidente certitude. J'irai plus loin, et j'affirmerai que les millions, plus ces quatre morceaux, un détail, ces quatre-là, vraiment, nous pouvons tranquillement les négliger, ils ne comptent pas, ils ne sont pas morts du tout, n'empêchent pas qu'ailleurs il y ait beaucoup plus de morts à regarder ! En Amérique par exemple, il y a naturellement bien plus de vivants et bien plus de morts qu'ici.

Client : Procédons de la manière suivante : cessons d'accorder à la seule raison la fonction d'entendement. Deuxième phase : ne nous étonnons plus de l'évidence, et les voilà tous revenus, papi et mamie, les deux messieurs Horvath, monsieur Sarközy et monsieur Simon, et tant d'autres encore, totalement étrangers ! On les oublie et pourtant ils viennent, sans qu'on les ait invités. Nous avons besoin de nos lits pour d'autres étrangers ! Non, ce ne sont pas de vrais étrangers, pourquoi n'arrivent-ils pas enfin, les vrais ? Ceux-là ne le sont pas assez. Nous voulons plus étranger que ça ! Il nous manque même des cases et des couverts !

La femme-bunny : Quel besoin de la pensée pour pénétrer dans quelque chose où de toute façon, nous nous trouvons depuis longtemps ? Qui ne peut plus avancer, sa torche, il doit l'allumer.

Une femme qui s'est cousue à elle avec plus de succès que le boucher : La terre est en eux, et ils creusèrent. Ils creusèrent, creusèrent, et leur jour passa, leur nuit. Ils creusèrent. Je creuse, tu creuses, le ver creuse lui aussi, et ce qui chante là-bas dit : ils creusent ! Oh un, oh aucun, oh personne, oh toi : où cela allait-il pour n'aller nulle part ? Oh tu creuses et je creuse, et je creuse vers toi, et l'anneau s'éveille à notre doigt.

Ce qui suit à tour de rôle, tandis que les deux acteurs ajustent avec minutie les ouvrages qu'ils sont en train de fabriquer au crochet, aux différents articles de boucherie, comme si les saucissons étaient des humains ou des animaux qui devront recevoir une petite couverture.

Deux hommes à tour de rôle : La troisième génération des survivants juifs a beau jeu d'exploiter la saga du martyr des victimes que Hitler

Un chœur d'enfants chante, off, ce seul mot : barbare ! barbare ! barbare !

a gazées, comme les chrétiens commémorent la mort

Le chœur d'enfants, comme ci-dessus (off!), ces trois mots : bien plus barbare bien plus barbare bien plus barbare, etc.

de Jésus Christ sur la croix. Objectivement cependant, à n'en pas douter, les nazis ont tué d'une autre manière la grande majorité de leurs prisonniers juifs . Certainement pas moins, mais autrement.

Le chœur d'enfants comme ci-dessus, exultant avec jubilation : barbare ! barbare ! barbare !

Une voix, off : Vous venez d'entendre les Petits Chanteurs de Vienne.

3

Le boucher *fabriquant son ouvrage au crochet ; sa hache est elle aussi enrobée au crochet ; dans le style d'un orateur :* Cher Monsieur Horvath, cher Monsieur Horvath, cher Monsieur Sarközy, cher Monsieur Simon, l'heure est venue ! Rendez-vous au guichet de départ ! Personnellement, je crois que la mort en tant qu'événement se situe au-delà de toute action et, en tant qu'épisode passif, n'est plus un acte de la vie. Comment pouvons-nous comprendre la mort ? Bon, vous, peut-être, vous la comprenez maintenant, Messieurs les défunts!, mais moi qu'on a failli un jour sous-estimer, on ne s'en est plus avisé par la suite, je ne comprends toujours pas cette mort que je fabrique. Ce n'est pas le nombre qui compte dans votre cas ! Vous n'êtes que quatre personnes, qu'est-ce que c'est que ça ! Je vous trouve des places côté fenêtre quand vous voulez ! Ou bien préférez-vous être assis côté couloir, pour avoir une petite chance d'en sortir ?

Client zélé : Personnellement, avec le mot mort j'imagine un voyageur qui suit toujours la brise fraîche qui souffle vers lui de je ne sais où. Sa sombre silhouette se perd dans la forêt, enfin seule ! Soudain voici une pièce, et des centaines d'autres gens, l'agence de voyage a fait faillite. Démoralisé, le touriste prend le chemin du retour. Il n'ose même plus descendre à temps du train qui le ramène chez lui. Il continue jusqu'au terminus. Soudain un certain nombre de ses camarades de voyage s'accrochent à ses bagages, voulant sortir avec lui. Ils n'osent pas. Notre voyageur, lui, craint qu'on ne cherche à lui voler ses valises et se débat à coups de pieds.

Le boucher : Je m'interromps un moment, et vous demande un peu de patience. Chers morts, vous avez fait je le sais de semblables expériences avec votre agence de voyage. Vous avez été désintégré^s tôt le matin, il faisait encore nuit noire, en fait. Toute ma gratitude au réalisateur qui m'y a fait penser à temps.

Vous, Monsieur Horvath et vous, Monsieur Horvath, ainsi que vous Messieurs Sarközy et Simon, qui montiez la garde autour de votre village, vous n'êtes hélas pas en mesure de monter nous rejoindre

3

sur le plateau aujourd'hui, vous êtes partis voir ce qui se passe, car ces derniers temps vous aviez remarqué avec inquiétude des voitures étrangères qui rodaient dans les parages.

Pour protéger correctement les personnes cependant, vous n'étiez pas assez nombreux, n'est-ce pas, messieurs les morts ? J'en suis réellement navré pour vous. Il va falloir vous y faire. Car vous n'êtes tout de même pas des non-nés, en droit d'attendre de nous qu'on les protège en tout état de cause. Bien, nous pouvons à présent comprendre le mot mort, mais non la mort elle-même. Mort : il faut nous approcher de ce mot par derrière, puis l'enfourcher. Ou vous faire livrer des blessures graves par la poste. Ca fait mouche ! On peut comprendre les discours, et on peut comprendre les comportements.

Moi pourtant, je ne comprends pas votre comportement, Madame l'auteur, crevasse glaciaire deux fois carbonique, qui m'assénez la responsabilité de quelque chose que je ne connais que par ouï-dire. Que dit le poète ? Pour porter plainte pour atteinte à mon honneur, il faudrait d'abord qu'il y en ait suffisamment, d'honneur, dans ce pays ! J'en ai personnellement tant perdu ! Mais il m'en reste assez pour me couvrir. Mon honneur, à moi, se nomme : fidélité. Le nom du vôtre, je m'en contrefiche. Je ne m'en mêle pas. Mon honneur, c'est moi même qui l'ai fait ! J'ai suivi des cours exprès. Pas trop mal le résultat, hein ? (*Montrant un napperon fait au crochet par lui.*) Mais, bien sûr, nous vivons au siècle de la faute collective et de la bande Velpeau. Quoi ? Vous, votre mort date d'il y a quelques mois seulement, Monsieur Sarközy ? à moins que vous ne soyez monsieur Simon, ou l'un des deux messieurs Horvath que je ne cesse de confondre, je m'en excuse ? Inutile de me frapper les jambes sans arrêt avec votre baguette, je ne m'en souviendrai pas pour autant.

Une autre sort de la queue et tire le boucher par la manche.

Femme : L'hébreu osseux, moulu jusqu'au sperme, coulait dans le sablier que nous traversâmes à la nage : qu'est-ce que j'allais dire ?

Vous pouvez vous tranquilliser, chers morts ! Ca n'a pas de sens d'exiger de nous tant de soins ! Il faut qu'il y ait une fin. La mort en tant qu'événement n'est pas un acte, je l'ai déjà dit. Ce que je veux donc dire, c'est que le nombre, en l'occurrence quatre bas morceaux, ne compte pas, car la mort de l'individu est en soi irréductible.

Pour l'heure, Messieurs les défunts, votre mort est bien gardée, comme l'oeil par la paupière qui le protège. Exact, Monsieur Sarközy ? Messieurs Horvath ? Comment, Monsieur Simon ? Pas d'objection ? Avez-vous pu fermer vous-mêmes les yeux, oui ou non ? Réjouissez-vous de ne pas avoir été déchiquetés au point d'être totalement méconnaissables, chères victimes ! Nous avons su vous vous distinguer. Vous avez eu de la chance. L'autre jour quelques femmes nous ont sauté sur le poil, à demi-brûlées, par la fenêtre. Elles fuyaient quelque chose, une éventualité que nous ne vous cacherons pas. Vous dites ? Qu'est-ce qu'il a, l'enfant ? Ah bon, c'est l'enfant qui manque ! Il en manque même plusieurs, de morceaux d'enfants. Vous les avez jetés par la fenêtre ? Vous auriez pu me le dire avant !

La geste des héros germaniques provoque un si grand zèle qu'à la fin, on s'arrache à soi-même. Et si l'on ne s'y retrouve plus, pas de Siegfried, pas même une tête de Siegfried, on jette. Tant de sens ! Tant de situations chaudes ! Au besoin, on arrache à un autre ce qui nous manque.

Le boucher : Ce n'est pas avec vous autres, les quatre pantins, qu'on atterrira sur une fosse commune ! La nuit est silencieuse, alors on entend de très loin. Une détonation. Il faut qu'il y ait une fin. Dehors ! Retournez en Inde ! Où voulez-vous aller ? Retournez immédiatement en Inde !

Il montre la porte ; un roller in-line entre, dans l'équipage typique, sauf que tout est crocheté ; même son sac à dos est attaché au crochet : un paysage humain.

3

Un autre client : Moi, il ne me manquera rien. Le Seigneur est mon berger. Non, pas ce saigneur-ci, évidemment (*Montrant le boucher*) ! Ce n'est pas lui qui a failli me molester hier. C'était celui-là ! Oh, je le vois bien, c'était celui-là, mais hier il avait un aspect très différent. Peu importe. L'éternité, par chance, se maintient dans des limites : le petit pois de sucre de sang aux gigantesques tentacules d'arpenteur, élucidable à l'ongle, est en rotation lente, réfléchi. Il n'est pas d'espace qu'elle éclaire.

L'in-liner : C'est ce que je me suis souvent dit, moi aussi ! Quand je suis en route, pour n'importe où, la sombre silhouette d'une fraîcheur molle mais amorphe me suit toujours. Comme si je roulais sans cesse dans un tunnel. Et derrière moi, tout a disparu, comme gommé.

Consolez-vous, chers morts ! Moi aussi, dans un sens, je me fuis sans cesse ! La mort, c'est pareil : nous apprenons à nous identifier avec quelque chose qui est en dehors de nous. Il faut qu'il y ait une fin.

Deux jeunes clientes attachées au crochet l'une à l'autre, avec des voix particulièrement argentines, aiguës ; stridentes : Bien vite - désespoir, oh potiers ! - bien vite l'heure donna la glaise, bien vite la larme fut acquise - : une nouvelle fois, paniculé de bleu, il nous cerna, cet aujourd'hui. Mes paroles que vous estropiez avec moi, mes paroles droites. Où.

Le boucher sort de derrière son étal et sépare les deux jeunes filles d'un coup de hache. Il leur ôte au couteau les parties du visage crochetées, taillant également dans la chair, de sorte que sous les filets au crochet, coulent des filets de sang sur la peau. Il faut préciser la situation où l'on active l'avènement de la mort par compassion : quand le décès d'un malade souffrant de maladie ou de blessure est sûr et prochain, l'écart de temps entre la mort prévisible et la mort de substitution n'entre pas en ligne de compte. Sauf à être un pédant borné, on ne peut alors parler d'une diminution sensible du temps vital, mais d'un simple écourtement.

Il faut qu'il y ait une fin, mes chers défunts ! Nous proposons aussi le feu. A chacun de choisir parmi cinq accélérateurs de flammes !

Trois autres clientes se sont cousues ensemble entre-temps. A présent elles tentent, dans une lutte désespérée, de se détacher les unes des autres. Elles disent le texte qui suit hors d'haleine, à tour de rôle. Un petit bonjour à l'hôpital. Nous sommes Sabine, Andréa et Ingrid, de grandes copines de Graz. Notre quatrième copine, gravement malade, est actuellement à l'hôpital. Dans sa chambre, elle a un poste de télévision. Lorsqu'eut lieu la compétition de ski féminin de Haus, son poste était allumé. Le hasard a voulu que pendant la retransmission, le compagnon de la patiente et sa fille soient à l'image. Ils s'étaient rendus compte que la caméra était fixée sur eux, ils savaient que la malade dans sa chambre d'hôpital regardait la course, ils lui firent donc signe. Notre copine était tellement heureuse qu'elle a tenu à avoir une vidéo de l'émission. Aucune de nous ne l'avait enregistrée. Nous avons écrit à l'ORF. C'est moi, Sabine, que l'ORF a rappelée. Hannes Trnka, du service des sports. Il m'a expliqué que normalement, une cassette comme ça coûtait 1.500 schillings mais que dans ce cas particulier, il serait heureux de l'offrir. Puis la vidéo est arrivée. Enregistrée à Haus, dans la vallée de l'Enns, le 8 janvier. Alors que le petit bonjour, c'était le sept ! Re-lettre à l'ORF, re-coup de fil de monsieur Tranka, et arrive la deuxième cassette, gratuite elle aussi. Notre copine malade a été très heureuse. Les malades sont si sensibles aux marques d'humanité. Mais il faut qu'il y ait une fin.

Le boucher : Moi, rien ne me retient ici. Ni la nuit des vivants, ni la nuit des récalcitrants, ni la nuit des tour- et retournants. Viens, roule la roche portique devant ma tente indomptée. Super ! Trois bombes, la même technique ! L'une devant une école bilingue à Klagenfurt, ensuite la vôtre, Messieurs les défunts, et puis celle du lendemain, qui a arraché un morceau de la main de cet éboueur dont le nom hélas m'échappe . (*Montrant quelque chose.*) Essayez encore un coup, ça marchera peut-être mieux la prochaine fois ! Au cas où les auteurs des faits cités seraient par hasard présents dans

la salle, je leur demanderai de monter me rejoindre sur le plateau et d'expliquer au public et à nos spectateurs comment et pourquoi ils ont fabriqué toutes ces boîtes, ces panneaux, ces plaques de plâtre, ces inscriptions et ces interrupteurs à bascule. Merci, à présent je vois pourquoi. Chers spectateurs, inutile de ramper telle une armée de mouches sur votre écran ! Je tiendrai l'objet en question tout près de la caméra, afin que vous le voyiez parfaitement. Pouvez rester assis !

C'est toujours surprenant de voir ce dont les hommes sont capables quand ils se dépassent eux-mêmes. Quelqu'un a un jour retiré tout seul un enfant de sous un tracteur, c'est arrivé ! Quelqu'un a réussi à distinguer des crayons de couleur à leur seul goût !

Il accroche un paquet crocheté qui gigote au plafond.

Eliminer la souffrance peut être oeuvre sanitaire, tuer des hommes peut être oeuvre salubre ! Quand la mort est prévisible et certaine, la substitution de sa cause n'est pas un acte meurtrier au sens légal, mais une simple altération de l'inéluctable. Tuer, alors, n'est qu'un acte purement sanitaire.

Il frappe de son bâton le paquet qui du coup, s'immobilise.

L'accord du malade ? Peu importe. On profitera pour accomplir l'acte sanitaire d'un moment d'inconscience du futur défunt.

Il frappe de nouveau, plus rageusement ; des gouttes de sang commencent à tomber du paquet.

Personnellement, je suis d'avis qu'il faut qu'il y ait une fin. Pourquoi pas tout de suite, maintenant ?

Des applaudissement, off.

Réjouissez-vous, Messieurs les morts, c'est derrière vous. De toute façon, dans le voisinage, à l'épicerie, au troquet, au salon de coiffure, il ne s'est trouvé personne pour dire du bien de vous ! Que je réfléchisse : qui vous préféreriez-nous ? Je crois en effet que nous vous préféreriez n'importe qui, de mort ou de vivant. En tout état de cause les enfants, par exemple, nous vous les préférons ; pas morts bien sûr. Ou, mieux, peut-être morts quand même ? Qu'en pensez-vous ? Interrogez cette célèbre petite malade du cancer, Olivia ! Oui, interrogez-la, Margot ! Maintenant qu'elle a enfin été

opérée. Comme nous avons tous souffert avec elle ! J'en ai encore mal au coeur, moi.

D'un côté, on parle toujours avec tant de tendresse de l'enfant, même non-né. On s'exalte, à parler des tout petits, ils ne dérangent pas, eux, sauf quand ils jouent au football devant la maison et qu'ils hurlent à faire éclater les carreaux. Eh oui, ils éclatent sans problème, inutile de mettre le feu à la baraque.

Une cliente cousant partout sur elle des nécessaires à crochet :
D'un autre côté, le non-né et l'étranger que vous représentez, Messieurs les morts, ce n'est certes pas la même chose, même si vous avez en commun de ne pas comprendre grand-chose. L'étranger : un stade artificiel de l'enfance ! Honorez votre prochain par votre allure ! Surveillez vos aptitudes ! Qui sait ce qu'il sera, cet embryon ? Laissons-lui le temps. Le non-né peut encore se réveiller. Vous ne le pouvez plus, Messieurs les morts.

En cas de doute, il eût mieux valu que vous n'eussiez jamais existé. Vous ne nous auriez pas fait d'ombre au moment précis où nous allions nous étendre au soleil. Jusqu'ici, l'étranger est toujours resté à l'écart, et à bon escient. Pourquoi vous êtes-vous mis au travers de notre route, chers défunts ? Au moment-même où une Golf Série 2 veut passer, et a tant de mal à vous doubler. Pourquoi ici, précisément, à notre sortie ? N'avez-vous pas vu le panneau ? Tziganes, retournez en Inde ?

Une autre cliente, idem, toujours au crochet, ne pas cesser !

J'ai tout le temps le sentiment que la mort est un coin de table contre lequel nous nous cognons sans cesse car nous ne nous habituons pas à sa présence, elle émerge vaguement dans la conscience, mais pas au point de nous rendre curieux d'elle. On préfère ne pas voir tout ce qui traîne sur cette table. La mort, immuable, reste un objet dans le monde, un événement en lui. Et il n'est pas nécessaire de s'y habituer; nous avons des experts pour la

produire, de vrais grillons du foyer. Voilà un métier qui n'est pas en voie de disparition. Il y a quelque chose, là. Quelque part il y a des montagnes. Ne vous brisez pas sur cet effroyable événement ! N'allez pas risquer un accident à cause des accidentés ! Ne permettez à aucun sentiment de vous submerger et ne permettez à aucune puissance de prendre le pouvoir sur vous ! Don Giovanni ! (Hélaant.) Don Giovanni ! Tout le monde n'a pas les moyens d'aller mourir à Salzbourg.

Elle s'étrangle, crache une chose crochetée, la regarde minutieusement, la tête, puis la jette par-dessus l'épaule.

Etrangers, si vous êtes en route, attention ! La mort nous reste, alors que vous, vous allez sûrement repartir. Nous nous en chargerons ! Espérons qu'au moins un étranger nous écoute ! Si, il nous entend. Regardez, il est déjà en train d'acheter des cartes postales et un T-shirt. Mais il faut bien qu'il y ait une fin.

La chenille crochetée lutte contre ses attaches. Le texte qui suit, d'abord normalement, s'il vous plaît, puis, comme toujours, également à l'envers.

Lorsque le Président de la République était en visite officielle en Israël, il a accompli ce que l'on attendait de lui. Contrit, il a déploré la participation des Autrichiens aux actes atroces commis par le régime hitlérien à l'encontre des Juifs. En partie à raison, en partie à tort. A raison, parce que l'Autriche a compté au moins autant de nazis que l'ancien Reich allemand. Plus même, probablement. En revanche, le Président de la République a eu tort dans la mesure où en toute logique, il représente les Autrichiens vivants aujourd'hui qui, dans leur écrasante majorité, et ne serait-ce que par leur âge, n'ont rien eu à voir avec Hitler. Il faut qu'il y ait une fin.

L'ensemble prend une tournure un peu désordonnée, les uns continuent à se coudre aux uns quand d'autres tentent de plus en plus énergiquement de se redétacher de leur voisin.

L'une des femmes : Ce que l'on peut encore tenter, mais qui ne réussira pas, c'est supposer le lieu de la mort dans le vivant-même afin de maîtriser le phénomène de la certitude de la mort, à trois

3

pouces de souffrance au-dessus du sol : tous ces manteaux de sable mortuaires, tous ces servent-à-rien, tout ce qui rit encore avec la langue ; dans le reste du ciel fier à mourir, la meute d'étoiles saute l'obstacle. Nuages et clabaudage ! Ils chevauchent la démence ils achèvent la démence dans les fougères. Comment retrouver le chemin de moi-même ? Oui, comment me retrouver enfin ? En ensevelissant d'abord tout chemin menant vers un autre.

Une autre à la lutte avec la première : Oui. Seul un chien saurait alors retrouver la trace menant dans un autre être. Je vous le demande, Commissaire Rex, puisque vous êtes là justement : quelle époque est vraie ? La fin n'est pas la suite du commencement. Mais pour nous, le recommencement ne fut possible que grâce à la fin du commencement ! Obscure patience de la fin ? La fin, en tant que fin d'une lignée qui n'avait même pas eu le droit de se décomposer, qui a simplement disparu, précède le commencement de chacun de nos non-nés à venir.

La première à la lutte : Il faut bien qu'il y ait une fin. Comment ? Quelqu'un a crié à l'assassinat ? La dame à l'avant-dernier rang ? Non ? Vous avez crié expressément : lâche assassinat ? J'ai entendu autre chose, moi ! J'ai entendu : horrible assassinat.

Et à l'avant, là, un monsieur a dit : effroyable assassinat. En règle générale, pourtant, on se sent si bien chez nous que nous n'avons même plus envie de ressusciter d'entre les morts. Hier encore, s'est révélé le caractère de l'époque obligée d'endosser le poids de nos actes, et nous l'avons empêché de nuire, une fois pour toutes ! Mais voilà qu'en même temps, tous les beaux actes se sont envolés aussi. Rex ! Au pied ! Tu veux un petit sandwich au saucisson ?

Elle claque des doigts à l'adresse du boucher ; celui-ci confectionne un autre sandwich au saucisson, l'enveloppe dans un sachet au crochet et le tend à la femme.

Rex-mon-trésor : La mort, comme l'époque, restent fermées à la pensée, c'est tout. Cherche, Rex ! Cherche ! Nous sommes pourtant parvenus à un résultat : vu que la mort n'existe plus, puisque dans

tant de cas elle n'a pas eu lieu, l'époque n'existe pas non plus. Comme il n'y a rien eu du tout, l'époque ne peut advenir, jamais. Il faut qu'il y ait une fin, voilà tout. Si malgré tout quelqu'un advenait : attrape, Rex ! Attrape ! Brave Rex ! Brave chien !

Avant de nous risquer dans une banque pour un nouveau crédit, nous autres Autrichiennes et autres chiens qui n'avons encore jamais payé pour quoi que ce soit, nous sommes en mesure de nous penser avant l'époque, voire de courir devant elle, comme ses plus beaux et flamboyants oriflammes. Par centaines, ne serait-ce qu'à la gare de Salzbourg ! Tout dépend quel festival nous voulons célébrer. Claquons fièrement au vent de la vérité, dans la brise qui monte, porte-drapeaux, de ce qui hélas, vu les circonstances, ne pourra plus advenir. Que la vérité enfin fasse une halte, pour que nous puissions l'attraper ! Et toi Rex : assis !

Un autre client dans la chenille crochetée, décidé de se séparer, tiraillant sur ses co-membres qui peu à peu reprennent son sermon. Ils parlent d'abord de nouveau normalement, puis à l'envers, mais cette fois par groupes opposés et non individuellement. : Car nous vivons au siècle de la faufaute collective. Ici, sous le régime nazizi, on n'a persécuté que les contrevenants d'une seule gégénération ! Alors que la responponsabilité cocollective si bien ordodonnée de nos jours doit s'étendre aux petits et arriérés petits- enfants, jusqu'au cinquième, voire septième degré ! Et voilà ! Nous sommes faufautifs tant que nous existons ! Il n'y a pas que les petitis-enfants, ce sont toutes les générations qui devront répanpandre les cendriers, les glandriers et le pain perdu sur leurs petites têtes, et si elles ne le fonfont pas, elles se rendent coucoupapables du crime de banalalalisation, tralalaire ! Quels autres coupables encore ? Les hunhuns peut-être, qui du temps de leurs promenades en Eurorope, firent des ravages ? Difficile de les accucuser, vu qu'il n'y a plus de Hunhuns en vie. Sortez donc, les scientimirfiques concompépétents ! Où donc localise-t-on les descendandants des anciens Hunhuns ? Où sont-ils, hé, où sont-ils ?

Un autre se mettant à tirailler et à s'arracher lui aussi, soudain tout seul dans le silence qui s'installe. : Quand un revêtement cause de telles difficultés, eh bien il faut se dévêtir. Il ne faudrait pas pour autant mettre le feu à la maison en même temps : les flammes de la passion finissent par être monotones si elles brûlent sans cesse en nous. On n'aurait pas un chouïa plus petit ?

Une femme essayant avec calme et minutie des ouvrages au crochet sur elle-même : Si. Ils veulent brûler encore des gens ailleurs, mais en même temps ils veulent siffler l'alcool à brûler qu'il leur faut pour. Seuls les amoureux sont heureux de se rendre ridicules. Des pieds apparaissent. Des femmes et des enfants sautent d'une maison comme si leurs chaises s'étaient envolées.

Elle fourre une chose crochétée dans son nécessaire à crochet. Nuages et clabaudage. Temps bonnet de pierre. Surabondantes, les boucles de la souffrance enguirlandent la face de la terre. Ca ne fait rien. Si on ne le savait pas - on ne le verrait pas, nous autres !

Un homme ingurgitant un paquet crochété ; entre les bouchées, hors d'haleine, il avale, éructant les mots, et boit dans l'intervalle quelques gorgées d'une bouteille enrobée au crochet : Il faut que je me commande mon aveuglement, sans lui le regard à l'air si nu. On n'y peut rien. Je pourrais me fixer un aileron. Ca aurait de la gueule. Je le roule dans le contre-plaqué et après, je le cloue comme des ramures dans mon salon. J'espère que je pourrai encore rouler, après ! C'est que ce machin pèse assez lourd, comparé à moi et à ma voiture. Certains jours j'en ai fait dans les 200. Mais il y a eu des jours où j'ai dû y faire passer pas loin de 18.000, au four !

Une autre dans la queue, recousant immédiatement l'homme là où il s'est détaché : Il me reste encore un souvenir : regardez, la colline là-bas ! Dans le crépuscule surgit un groupe d'hommes avec des chiens, comme des morts précoces qui, incapables de réaliser qu'ils sont décédés, se lèvent dans leurs fosses et enlèvent d'une chiquenaude la terre de leurs linceuls. Certains pensent que c'est

presque criminel d'en savoir davantage que les autres. Mais les voilà, les autres chienchiens ! Mais où sont-ils mais où sont-ils ?

Un homme en costume styrien au crochet, muni d'un long bâton de berger ou d'un fusil de chasse : Quelqu'un m'aurait-il commandé une raison pour ce qu'il a fait ? Les raisons sont épuisées. Je n'ai plus qu'à les rayer de la carte.

Un autre client : Enfin ce sera la fin de toutes ces rumeurs ! je propose, par inclination scientifique, que la prédilection pour les bergers allemands et les gnocchis aux oeufs, apparemment le plat préféré de H., tombe sous le coup de la loi. Voilà que ces fringants bergers blonds arrivent tous chez nous. Mais regardez-les ! Ne détournez pas le regard !

Les lampes de l'effroi sont lumineuses, même par gros temps. Normalement, l'individu dont la mort individuelle est conservée, reste sur place. Alors qu'en nombre, en cette masse immense, il ne nous en reste pas un seul ! Rex ! Où es-tu ? Rex ! Aïe, aië, aië, Rex a besoin de nous ! Il a encore besoin de nous ! Vite !!

(Anoniant à contre-cœur, négligemment.) Pourquoi Rex est-il parti ? J'ai déjà vu ce film, je sais que Rex a repéré l'individu qui a placé des espèces de bombes dans des animaux en peluche. Et quand Rex, ayant tout seul désamorcé les bombes, se dirige vers son bol, il s'aperçoit que ce n'est pas le sien, que la maison toute entière soudain chevauche une vague haute comme elle, la vague de notre affection.

Une femme extrait un animal en peluche et l'enrobe au crochet ; à une autre, en pouffant, sur un ton confidentiel : Tout à l'heure, il y avait un homme qui cherchait le squelette de son père ! Il va falloir qu'il aille jusqu'à Graz. Mais ils en ont encore besoin, là-bas, du squelette, pour l'étudier.

Toutes deux se tordent de rire, la réplique fait la ronde dans la queue, les crocheteurs se la transmettent à mi-voix, la répètent inlassablement ; hilarité de plus en plus franche. La queue crochetée commence à se défaire, les gens sont nus, rose sur rose, mais sans provoquer du voyeurisme ! Sur un écran ou une toile apparaît avec une netteté lumineuse la tête d'un berger allemand, un journal dans la gueule ; il y reste, image fixe, jusqu'à la fin, l'unique chose qui ne sera pas enveloppée au crochet !

Le boucher sort de derrière son étal et, au moyen d'un paquet de saucissons au crochet, tape furieusement sur la queue crochetée : Vous avez privé la mort de son champ d'application sur les vivants ! Parce que vous avez anéanti la mort elle-même, pour en faire un néant insensible. Du fait du grand nombre de tués, il est devenu impossible de définir les vivants comme le contraire des morts. Et quel est à présent le sens de notre existence, vidée de la mort ? Nous aurions aussi bien pu rester non-engendrés ! Arrivent les chiens les chiens ! Rex arrive ! Notre brave Rex arrive ! Bravo !

Anonçant, désintéressé, avalant des syllabes toutes entières, comme donnant lecture d'un extrait de journal. Vert-mousse la maison de l'oubli. Devant chacun des portails qui claquent au vent, bleuit ton ménestrel décapité. Ici, Rex ! Brave chienchien !

La queue crochetée se débat de plus en plus violemment. Certains, comme la femme tantôt, extraient des animaux en peluche, les remontent et les habillent de napperons au crochet, les animaux remuent les jambes en bourdonnant.

Un client passant derrière l'étal pour se faire un sandwich au saucisson qu'il va fourrer dans un nécessaire à crochet : Tuer, c'était facile, brûler, bien plus compliqué. D'un c'était beaucoup trop lent. De deux, la puanteur des grands bûchers empestait à des kilomètres à la ronde. La nuit, on voyait la lueur rouge dans le ciel de très loin. Et pourtant, dans les 46 chambres à combustion, en fonctionnement

continu, on pouvait brûler plus de 4700 cadavres en 24 heures. La question est la suivante: quel est le nom du lieu où ces fours ont été fabriqués ? Si vous connaissez la réponse, appelez-nous, Mesdames et Messieurs !

Quelqu'un dans le public se tordant de rire : Nul tremble, nul saule ne saurait alléger ton chagrin, t'offrir la consolation ? Et Dieu, son bâton bourgeonnant à la main, ne monte-t-Il pas, ne descend-Il pas de la colline ? Mère, ne souffres-tu plus comme naguère la rîme douce, rîme allemande, de la douleur ?

Le boucher à l'homme dans le public, de nouveau calme : L'ultime, nous ne pouvons l'atteindre, mais nous pouvons y tendre, et l'ultime absolu, c'est la mort, la cache parfaite. Croyez-moi, je m'y connais ! Des gens tordent les bras, les jettent en l'air, mais trop tard, le train est parti, partagé par des millions de pieds, attendez que je calcule, oui, huit autres, en rab pour ainsi dire. Ça ne mange pas de pain, tout ça ! Vous savez, quand je coupe un cervelas en tranches, moi, et qu'il reste un petit bout, je le donne gratis, pour ce brave Rex. Faites-vous petit ! Aussi petit qu'un berger allemand à peu près ! Et vous passerez peut-être aussi à la télévision.

Si vous voulez qu'on admire votre gentil visage sur l'écran, ne soyez pas trop grand. Vous avez encore l'impression d'être grand ? Ne vous inquiétez pas. Ça passera !

Et ne vous énervez pas parce que vous ne pouvez pas toucher votre vedette préférée. Touchez quelqu'un d'autre, allez ! Ou apparaissez vous-même au moins une fois dans chaque foyer ! Vous pouvez vous porter volontaire. Vous y avez droit. Votre image était là avant vous, après tout, bien que quelqu'un d'autre l'incarnât, à l'époque : une célébrité internationale. Cette image idiote tremble ! Qui a touché à notre antenne ? Et maintenant, je vous en prie, levez-vous ! Debout, tous, pour honorer votre propre image, vous êtes assez idiots pour ça !

Oui, vous ! Qui d'autre ? Au cas où vous voudriez encore rentrer dans cette image, avec les autres : on ne monte pas en marche, fermeture pneumatique des portes de l'appareil. Attention, écartez-vous, s'il vous plaît ! Le train va partir.

Cliente : Soit ça reste, soit ça vient. Nous attendons, nous veillons, en dehors de nous personne ne le fait. Des mains et des pieds dépassaient de la tombe, la terre imbibée de sang clair les recouvrait si mal. Notre être est unique et irreprésentable, mais il ne va pas du tout de soi. Je ne comprends donc pas pourquoi tant d'hommes s'obstinent à ne pas être là au lieu de se réjouir de pouvoir être là, chez nous. Cette année il en est venu nettement moins. Et voilà qu'il y a encore quatre personnes qui sont parties, aïeaïeaïe, et à la fin, ce sera encore à nous de payer s'il manque quelque chose ! Sous le tilleul, on gagne en un tournemain.

Le boucher : Margot, j'ai failli vous oublier ; grattez, et vous serez riche ! Sur la moitié gauche est inscrit le nom de votre lot, sur la moitié droite se trouve la case à gratter. Vous pigez, quand même ! Outre le divertissement, c'est un gros suspense qui est en jeu. Ces quatre morceaux-ci, vous devrez hélas y renoncer, mais tous les autres sont à votre disposition pour le grand tirage final. Bien, alors : la masse, moins quatre. Tous ces gens qui attendent à la station un train qui arrive bondé. La grange attenante est large de 8 mètres et longue de 30, vide. Ça y entre, mais ça n'en sort plus. Vous voudriez peut-être chauffer votre chambre, avec ces gens ?

Donc, ça y entre, mais ça n'en sort plus. Mon Dieu, ne vient-on pas d'y jeter quelque chose, par le haut ? Saloperie ! Sur ma case des gains, il y aurait eu trois fois la somme de 100 000 schillings, j'aurais gagné 100 000 schillings ! Et voilà que vous me balancez quelque chose dessus ! Moi, je gratte, le mieux c'est avec une pièce de monnaie, et avant même que je voie le chiffre, vous faites une saleté, et je ne vois plus rien du tout ! Pourquoi l'air est-il si brumeux tout d'un coup ? Je ne peux pas voir le chiffre qui est inscrit là. Pourquoi ils roulent encore, ces trains ? L'humanité a

4

pourtant été moissonnée. Alors pourquoi encore démarrer ? Il ne reste plus grand'chose, récemment nous avons retiré encore quatre morceaux de notre crédit de personnes. A présent, nous attendons notre cadeau promotionnel, puisque nous avons encore fait adhérer quelqu'un. A cet endroit je voudrais vous suggérer, chers morts, de nous faire don de vos organes, ça pourra faire plaisir à quelqu'un. J'ai suggéré également qu'après votre mort, vos maisons soient fouillées en premier, cette petite attention vous fera peut-être plaisir aussi. Eh oui, les derniers seront les premiers. Il n'y a pas de quoi !

Cliente : Pourquoi vos proches pleurent-ils comme ça ? Je vous en prie, regardez autour de vous, y-a-t-il la moindre raison ? Nous y sommes habitués depuis que nous habitons ici ! Pourquoi poser la question, alors ?

Client crochétant raisonnablement : Le calcul par comparaisons historiques ne touche jamais à l'essentiel. Je propose de payer nous-mêmes jusqu'à pouvoir enfin toucher notre bonus, sans qu'un représentant quelconque se plante, menaçant, devant nous. Possible que pendant tout ce temps, il nous ait représentés, une flamme ouverte, trente deux litres de bière et un accélérateur de feu à la main, sans que nous ne l'ayons vu !

Transmettre, c'est oublier en même temps. Enfin quelqu'un qui nous restitue dans notre ancienne grandeur et qui, même si c'est avec un peu de retard, nous conduit à l'exécution.

Pendant ce qui suit, le boucher extrait des os et des têtes de mort blanchis et les fourre sous le tapis. Un client tente de l'en empêcher, une petite bagarre s'ensuit.

Un client : J'aimerais mentionner à cet endroit que chaque homme, messieurs et chers morts, est unique en ce qu'il nous rapproche du futur et de toute différence. En fait, on l'attend au prochain train, et si ce n'est pas celui-ci, ce sera celui d'après. Peu importe. Il en passe

4

tout le temps. Ils roulent à la cadence autrichienne, et nous avons de nombreux coloris et variantes de cadences, pour tous les goûts. Choisissez-en une quand il vous plaira. Afin que vous aussi, vous marchiez enfin au pas !

Le berger de chiens est allé chercher son bâton et tape allègrement sur le reste de la queue, tout en mangeant son paquet de saucisson.

Le boucher : L'hypothèse selon laquelle l'Autretriche n'aurait rien fait pour ses enfants contraints à l'exil après l'annexion est tout à fait fausse. La preuve, ces quelques citations, pour information, fragments d'une missive inconnue jusqu'à ce jour et écrite péniblement dans une langue administrative assez cahoteuse :

(Il montre avec son bâton le tableau.

Sur le tableau lumineux avec la tête du berger allemand apparaissent les chiffres ci-dessous en caractères lumineux, mais on les lit également à haute voix : Attention, rien que la vérité ! 5004 bénéficiaires de penpensions autrichiennes ! En 1993 furent versés par l'Autritriche environ 1,6 milliards de schillings au titre de pensions et d'assistance aux victimes. Attention, rien que la vérité ! Globalement, environ 8 mimilliards de schillings furent versés à enviviron 30 000 persécucutés ethniniques, respectivement à leurs conjoints marititimes. Attention, rien que la vérité ! Il faut qu'il y ait une fin. Ces prestations de l'Autruche au bénénéfice des persécucutés ethniques, réalilisées depuis des décénninnies, se montent à 200 à 300 mimilliards de schilligs au tototal et continuent à être versées, tantant de milliards par an. Herbert Kroll, le 10 août 1994, dossier numéro 96-Res/94. Attention, rien que la vérité ! Encore une question, s'il vous plaît : qui est ce monsieur Kroll ? Nous n'en avons jamais entendu parler, de celui-là. Si par hasard il nous regarde, qu'il nous appelle dans la salle ! Et si quelqu'un connaît ce monsieur Kroll, qu'il lui dise de nous appeler ici, pendant l'émission. Merci beaucoup.

4

Une cliente crochetant : Ce que crains, moi, c'est de perdre l'intégrité de ma pensée en essayant d'arriver à surmonter la mort de manière moralement plus ou moins valable, mais enfin, en tout état de cause, je peux commencer par prendre les mesures. (*Prenant mesure, sur un animal en peluche, pour une couverture crochétée.*) De cette façon, une fois au moins la rationalité vaincra. Vous savez quoi ? Interdisons la mort, tout simplement, pour ne plus en être menacés ! Quoi ? Ca ne marche pas ? Aïe aïe aïe ! Dommage ! Eh bien, interdisons la pensée, voilà ! Et après, nous interdirons les questions. Et après, nous interdirons les voitures. Et après, nous interdirons les feux tricolores. Et après, nous interdirons aux chiens de faire leur crotte où ça leur plaît, dans la rue. Il n'y a que le mien qui en ait le droit. Et je vais vous interdire, vous ! J'aimerais avoir une livre de viande hachée, mais au fond, je ne l'ai pas voulue. Aïe aïe, je n'ai pas voulu ça ! Si j'avais su, je n'aurais pas voulu, croyez-moi, s'il vous plaît ! Si je l'ai voulu, je n'en sais plus rien aujourd'hui, en tout cas ! Je vais donc me rendre à l'examen préventif, et après à l'examen postopératoire. Je suis toujours bien en main.

Un autre client : Quelle idée originale de vouloir nous conduire à la vérité en nous l'interdisant tout simplement. Regardez, notre époque est toute nouvelle, ou comme nouvelle. Elle a presque fini par nous recouvrir en nous poussant dessus. Qu'est-ce qui arrive à la pensée, aujourd'hui, pour se vexer tout le temps ? Allons, ça ne sera pas contagieux, tout de même. Une petite minute, il faut que je fixe vite fait cette vérité là-dessus.

Ils essayent tous deux au chien la petite couverture.

Le boucher s'est approché, intéressé : Vous avez parfaitement raison ! Le mieux c'est de prendre un couteau bien aiguisé et de la désosser. Et après on la fout sur le grill, toute crue !

Le boucher est en train de fourrer les têtes de mort dans des sachets, puis en tend une, enveloppée au crochet, pour la faire admirer. "Un chouïa de plus ?" La cliente opine de la tête et la fourre dans son nécessaire à crochet.

La cliente négligeamment, furtivement, de temps à autre en chantonnant presque sans voix à travers les dents, comme impatiente : Le temps d'un pas d'airain entre dans son ultime âge. Toi seul es d'or ici. A déplorer la phalène pourpre dans le couchant. A disputer le nuage à l'animal.

Le boucher se met soudain à taper sur l'animal en peluche, la cliente tente de le repousser avec les coudes et son sac, tout en crochétant fébrilement la petite couverture. Pour finir, le boucher lui assène un coup sur la tête, et elle s'effondre. Les autres s'immobilisent, comme si de rien n'était.

La cliente : Croyez-vous que par ce moyen, ce qui fut organisé de cette manière pourra repousser jusque dans ses fondements, non seulement endiguer l'effet de masse mais le transformer ? Transformer en un "mouvement" ? Comment ça, mouvement ? Je ne vois plus rien se mouvoir ! Aïe aië aïe, je crois que le mouvement est déjà passé et moi, une fois de plus, je suis arrivée en retard. Il n'y a pas le moindre mouvement. Non, moi en tout cas, je ne me méfie pas de mes sens : il n'y en a pas. Ou bien, si ?

Elle examine le chien qui gigote.

Un mouvement, ça ? Laissez-moi rire ! Ca fait cinquante ans que j'attends, et voilà tout ce que vous me proposez ? Attendez ! Vous avez raison, excusez-moi ! Si, je le vois maintenant, ce mouvement qui s'ébranle. Regardez, je vous prie, vous n'avez jamais vu une chose pareille ! A cet instant même, je participe au tout début d'un mouvement ! Extra !

Je vois par exemple, alors que le mouvement commence à fouetter de la queue, quatre hommes gisant là. Ils se sont répandus en forme d'étoile autour d'un poteau et semblent dormir. Bon, moi ça ne me

dérange pas, mais j'espère que ça ne dérangera pas le mouvement. Car il n'est pas encore bien solide.

Je fais donc d'abord semblant de dormir moi aussi. Les yeux fermés, je vois bien mieux ! Suis-je éveillée ou est-ce un songe ? Je me suis achetée une nouvelle télé et un nouveau lecteur de compacts, mais l'être humain a aussi besoin de manger, après tout. La possibilité de se transformer a-t-elle encore la moindre chance, face à cet artifice autour de nous qui les rend tous toujours plus envahissants les uns par rapport aux autres, toujours plus exposés à l'attaque de tous contre tous, organisant même cette attaque dans ce beau mouvement qu'on nous a offert aujourd'hui sans que cela nous ait demandé d'efforts particuliers ?

Plusieurs clientes péle-mêle, en crochétant, opinant de la tête avec empressement : Minute, je vois à l'instant quelqu'un me passer un mot : l'attaque contre moi vient d'avoir lieu ! Aïe ! Quand je dors, j'ai toujours une sensation très nette, mais je ne sais pas laquelle. J'ai la sensation très nette que quelqu'un tente de m'attaquer. Ouille, je crois que quelqu'un a tenté de m'attaquer ! Le mouvement derrière, en ombre, je l'ai davantage deviné que vu.

Elle s'effondre.

Le boucher a semble-t-il pris goût à son activité et assaille les autres clients avec son bâton. Ils s'effondrent à tour de rôle, non pas de manière dramatique mais plutôt ludique.

Le boucher : Bon, eh bien allez-y, essayez si vous osez. Il y a tant à gagner pour vous, mais il faut d'abord vous dégratter de moi !

Partout où vous grattez, c'est votre boucher qui apparaît ! C'est une maison spécialisée ici, avec concession. Il suffit de gratter un peu et hop là !, me voici qui surgis ! Le nombre et le montant exacts de vos gains, vous les trouverez sur votre verso. Pourquoi vous retourner ? Regardez-moi plutôt ! Je me tiens de telle façon que vous pouvez contempler votre verso sur moi, avec un miroir de poche

supplémentaire. Alors vous saurez où vous en êtes, et vous saurez combien vous avez gagné !

Si après ça vous n'arrêtez toujours pas de gratter, vous finirez là où ils sont tous enterrés. Je suis votre coffre à trésor ! Je suis le gain immédiat ! Grattez de toutes vos forces ! Peut-être réussirez-vous un jour à me dégratter !

Je sais bien que renoncer à votre gain serait interprété comme une faiblesse de votre part. Au cas où vous renonceriez tout de même : on verra si la vérité aura été simplement un but, le terminus de votre recherche, ou bien si elle mène à une révolte, un refus, c'est à dire, je ne sais pas, moi, c'est à dire que quand vous aurez effacé votre gain à force de gratter, vous serez encore à même de voir quelque chose. Eh oui, c'est écrit dans les étoiles, mais uniquement si vous vous mettez à une fenêtre ouverte. Quand on cherche la liberté, il faut commencer par tout dégager sur son chemin. Et tout conserver précieusement. Ça peut encore participer au grand tirage final. N'ayez crainte. Dans un instant vous pourrez recommencer du début, avec la pluie, la neige, le tonnerre et les éclairs de vos yeux ! Vous ne trouverez rien, tout au plus ce que vous avez toujours trouvé, dans la forêt, parmi ce qui se mange.

Le boucher balaie tout , acteurs, ouvrages manuels, animaux en peluche, fil à crocheter.

L'auteur, une fois de plus, a glissé des citations dans le texte.
Sans dire lesquelles. Devinez ! Aucun prix à gagner !